

School of Theology at Claremont



1001 1315652

Ralph Waldo Trine

Ce que tout le monde
cherche





Theology Library
SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT
California

From the library of

HOWARD BREEDING

CE QUE TOUT LE MONDE CHERCHE

Tous droits réservés.

BJ Ralph Waldo TRINE 1866-
1521
T.H.

CE QUE
TOUT LE MONDE
CHERCHE

Edition française autorisée.



GENÈVE
J.-H. JEHEBER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue du Marché, 20

IMPRIMERIES RÉUNIES, LAUSANNE

III. 1919



PRÉFACE

L'auteur de cet excellent petit volume n'est plus un inconnu pour le public de langue française. Aussi nous n'avons pas à le présenter, ni à le recommander à nos lecteurs.

Nous nous bornerons à souligner les intentions de l'auteur en publiant cet ouvrage. Il s'est senti poussé à l'écrire, nous dit-il lui-même dans sa préface, pour deux raisons : la première, c'est qu'il croit l'époque actuelle propice à la diffusion du message qui y est renfermé ; la seconde, c'est que depuis longtemps il désirait exprimer ses pensées sur le sujet inépuisable de l'amour du prochain. Ce livre, écrit avec son cœur, atteindra certainement, selon le ferme espoir de l'auteur, le cœur de ses lecteurs.

L'édition américaine a valu à M. Trine des cen-



taines de témoignages du bien que ce volume a fait. Voici comment il exprime sa reconnaissance :

« L'auteur est profondément reconnaissant des témoignages si bienveillants et si encourageants qui lui sont parvenus de toutes les parties du monde, de plusieurs centaines de lecteurs de ce petit livre. Il désire aussi exprimer sa reconnaissance à tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont aidé à sa diffusion, soit en le prêtant, soit en le donnant.

» C'est toujours une source de gratitude, aussi bien que d'inspiration pour un travail futur encore meilleur, que de savoir que les vérités qui ont été, et sont toujours, si vitales et si précieuses pour l'auteur, ont pu être présentées par lui de manière à être appréciées par d'autres. »

Nous espérons de tout notre cœur que les lecteurs de langue française s'associeront sans arrière-pensée à ces témoignages, après que le message contenu dans ces pages leur sera devenu aussi précieux qu'aux lecteurs américains.

Genève, février 1919.


S. MÆRKY-RICHARD.



PREMIÈRE PARTIE

Le principe.

Cette vie infinie, et riche et merveilleuse,
Vie immense et mystérieuse
Ne dites pas qu'elle est au-dessus du réel,
Mais recherchez les lois de l'Esprit éternel.
Elles seules sauront, entre l'être et la vie,
Mettre la suprême harmonie.

OMMENT ferai-je pour que la vie me donne
ce qu'elle a de meilleur? Comment décou-
vrirai-je le secret de la vraie puissance, de
la vraie grandeur? Comment pourrai-je obtenir une
paix, une joie, un bonheur profonds et durables?

Toutes ces questions pourraient se résumer en
celle-ci: Quel est le *summum bonum* (le bien
suprême) de la vie? A tous les âges, d'innombrables
être humains auraient volontiers donné tout ce qu'ils




possédaient pour obtenir une réponse satisfaisante. Cette question vous intéresse-t-elle, vous aussi, mon cher lecteur, et faites-vous partie de cette foule immense de chercheurs ?

Si nous pouvions trouver une réponse satisfaisante et exacte, le temps que nous aurions consacré à cette recherche ne serait certes pas du temps perdu, mais compterait au contraire comme un des moments les plus précieux et les mieux employés de notre vie.

Eh bien, *il y a une réponse* : suivez attentivement mon exposé et vous me direz, à la fin, si vous ne trouvez pas ma réponse juste, pratique et satisfaisante.

Il existe un grand principe, très simple, qui, bien compris, et placé à la base de la vie comme le principe central autour duquel tous les autres viendront se grouper et se subordonner, rendra cette vie vraiment grande, noble et heureuse. Ce principe, s'il était universellement reconnu, transformerait le monde. A la place de la tristesse et du désespoir qui assombrissent tant de vies, il mettrait la lumière, l'espoir et la joie, et l'on ne pourrait plus dire, comme on le fait aujourd'hui avec tant de raison, que « la cruauté de l'homme envers l'homme, plonge des milliers d'êtres dans la tristesse et le deuil. » Il introduirait dans la vie de l'élégante



femme du monde qui, maintenant, passe ses jours et ses nuits à la recherche du plaisir, un tel flot de jouissances pures et vraies, de bonheur réel, qu'il ferait pâlir ce qu'elle appelle de ce nom, et elle se rendrait compte que jusqu'à présent elle a confondu les plaisirs éphémères avec le vrai bonheur, et pris un vil métal pour de l'or pur, un morceau de verre pour un diamant. Sous l'influence de ce principe, elle qui daigne à peine remarquer la pauvre servante qui travaille pour elle, mais dont la vie est peut-être de plus grande valeur pour le monde que la sienne, elle en viendrait à comprendre que cette femme est après tout sa sœur, parce qu'elle est l'enfant du même Père. Et ce principe ferait aussi de l'humble vie de la servante une vie heureuse et bénie. Il nous donnerait de vrais hommes d'Etat à la place de politiciens qui ne cherchent que leur intérêt particulier aux dépens de l'intérêt général. Il hâterait la solution de nos grands problèmes sociaux, si difficiles à résoudre.

J'ai vu le suprême bonheur régner dans des vies où ce principe avait été admis et mis en pratique. Sous sa merveilleuse influence, ces vies, assez ternes et inutiles autrefois, ont été transformées et sont devenues si belles, si grandes, si utiles, que les journées leur semblaient dorénavant trop courtes pour




tout le bien qu'elles désiraient faire, tandis qu'autrefois elles leur paraissaient interminables et peu dignes d'être vécues.

Il existe dans toutes les classes de la société, chez les riches comme chez les pauvres, d'innombrables personnes dont la vie ne produit pas grand'chose, et qui pourraient, en adoptant ce principe si grand et si simple, la transformer au point de la rendre riche, utile et heureuse ; elles s'étonneraient alors d'avoir si longtemps erré dans la mauvaise voie. Car, il est certain que la majorité des gens suivent aujourd'hui une fausse piste dans leur poursuite du bonheur, la plupart, il est vrai, involontairement, par ignorance, parce qu'ils ne connaissent pas le seul vrai chemin.

Il y a eu cependant dans le passé, comme il y en a encore aujourd'hui, des vies réellement grandes, nobles et heureuses. Sans me lasser, j'ai étudié attentivement ces vies, et j'ai découvert que dans chaque cas individuel, le grand principe central dont nous nous occupons avait été l'inspirateur de ces vies. J'ai aussi remarqué que dans les existences où il ne régnait pas, il n'existait aucune véritable grandeur, quels qu'aient été les efforts faits pour les rendre grandes, nobles et heureuses.

Examinons maintenant, avec soin, si la réponse à donner aux questions posées au commencement de ce




chapitre est juste, vraie, capable de soutenir l'examen, et si nous pouvons nous réjouir de l'avoir trouvée, en vivre, et la communiquer aux autres. Ces quatre derniers mots nous font déjà pressentir ce que sera cette réponse. L'idée qui a prévalu dans le passé et dominé l'histoire de l'humanité est que le « moi » est la chose principale, essentielle, et que, par conséquent, celui qui veut parvenir au succès, à la fortune et au bonheur, doit avant tout consacrer tous ses soins à son « moi ». Cela a été la colossale et fatale erreur, en opposition directe avec le droit et la vérité tels qu'ils sont formulés dans la grande et immuable loi qui veut que *nous trouvions notre propre vie en la dépensant au service des autres*. Par conséquent, plus nous donnerons de notre vie aux autres, plus elle deviendra grande, riche, belle, heureuse et féconde.

Ceci est l'expression d'une des plus grandes vérités, d'un des plus grands principes de morale pratique, que le monde ait jamais entendu énoncer. En un seul mot, c'est *le service* — non de soi-même, mais des autres. Et nous verrons bientôt que l'amour, la bienveillance, la serviabilité dont nous usons envers nos semblables nous sont rendus invariablement, souvent même considérablement augmentés, en vertu d'une loi immuable.



Le plus grand de tous les Maîtres, celui qui, il y a deux mille ans, dans un petit pays d'Orient, parfois sur la montagne, d'autre fois au bord d'un lac, réunissait autour de lui des foules pour leur enseigner les vérités fondamentales concernant la vie et les destinées humaines, le Christ Jésus, affirmait la même pensée lorsqu'il disait et répétait : « Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. » Toute sa vie ne fut que la personnification de ce principe ou de cette vérité. Et voyez le résultat : le plus grand nom qui soit connu dans le monde entier aujourd'hui est le sien, le nom de Celui qui journellement guérissait les malades, relevait les cœurs abattus, soutenait les faibles, les hésitants, aidait et secourait les pauvres, les nécessiteux, condamnait les orgueilleux, les égoïstes, et enseignait au peuple à aimer la justice, la miséricorde et le service des autres, à vivre dans les régions divines et supérieures de leur être, bref, à *vivre sa vie* à lui, la vie du Christ. Il l'a rendu possible en énonçant ce grand principe de morale, et en montrant comment nous pouvons le mettre en pratique chaque jour : « Le plus grand parmi vous sera votre serviteur, » c'est-à-dire, celui qui veut être vraiment grand et reconnu comme tel, le devra à sa capacité d'être un serviteur.

Et qu'est-ce qu'un serviteur ? Un homme qui sert.



Lui-même ? Jamais. Les autres ? Toujours. Débarassé de certaines idées qu'on lui associe généralement à tort, et considéré à la lumière de sa vraie signification, il n'y a pas de mot plus grand que celui de « serviteur » et, comme nous le verrons bientôt, toute vie réellement grande, belle, heureuse et féconde a été ou sera celle d'un serviteur. La beauté et la grandeur de la vie ne peuvent et ne pourront jamais être obtenues autrement.


O vous qui cherchez la force, le bonheur, le contentement d'esprit par les moyens ordinaires, arrêtez-vous un instant, rendez-vous compte que vous êtes sur une mauvaise voie, emparez-vous de cette vérité éternelle, retenez-la fermement, et vous verrez que vous atteindrez votre but beaucoup plus rapidement, tout en faisant des progrès étonnants ! Cherchez-vous à vous faire un nom ? Si cette vérité n'est pas le pivot de toute votre vie, vous serez étonnés, au déclin de votre existence, de constater combien elle a été vide et inutile. Une fois mort, votre nom et votre mémoire tomberont bien vite dans l'oubli, tandis que ceux de vos contemporains qui auront saisi cette vérité, et qui se seront oubliés eux-mêmes au service des autres, qui auront multiplié et intensifié leur vie en en faisant une partie de cent, de mille ou d'un million d'autres existences, au lieu de se confiner comme vous dans



leur « moi », petit et mesquin, auront grandi et goûteront une paix, une satisfaction, un bonheur profonds et durables. Leur nom et leur mémoire survivront quand ils auront quitté cette terre ; ils vivront dans les cœurs de leurs semblables, et leur souvenir subsistera dans l'humanité, semblable à l'éclat d'une étoile fixe.

Un corollaire du grand principe que nous avons énoncé, peut se formuler ainsi : *On ne trouve jamais le vrai bonheur en le recherchant directement.* Il nous vient toujours indirectement, par le service, par l'amour et par le bonheur que nous procurons aux autres. De même, *on ne peut parvenir à la vraie grandeur en la recherchant directement.* Toujours, sans aucune exception, elle nous vient de la même manière, indirectement, en vertu d'une grande loi naturelle et immuable. Ainsi, reconnaissez cette loi, mettez votre vie en harmonie avec elle, et vous serez récompensé de l'avoir observée ; si vous refusez de la reconnaître, vous en supporterez les conséquences, car la loi ne peut changer.

Les hommes et les femmes dont nous honorons la mémoire sont invariablement ceux dont la vie a été fondée sur ce grand principe. Prenez, si vous le voulez, tous les grands hommes qui se sont illustrés dans l'histoire du monde, et dites-moi si, dans chaque cas,



leur vie n'a pas été consacrée aux autres, directement ou indirectement, comme lorsque nous disons, par exemple : Il a servi sa patrie.


Chaque fois que quelqu'un recherche directement et pour lui-même la renommée, les honneurs et le bonheur, il n'obtient aucun de ces biens dans leur sens vrai et réel. Il peut sembler pour un temps qu'il les a acquis, mais ce n'est jamais d'une façon durable; tôt ou tard, ils s'évanouissent.

En vertu d'une loi qui semble paradoxale, l'homme égoïste qui recherche pour lui-même les plaisirs, les profits, les honneurs, se révèle, par le fait même qu'il a placé son centre en lui-même, trop petit pour les mériter, et l'humanité refuse presque toujours de les lui accorder. Tandis que celui qui s'oublie lui-même, et qui, perdant ces choses de vue, prend comme but de sa vie d'aider et de servir les autres, prouve par ce fait même qu'il est digne de les obtenir, et ses semblables les lui accordent instinctivement. C'est là une loi essentielle qu'aucun de nous ne devrait méconnaître. Qu'elle soit vraie, c'est ce qu'atteste le fait que les louanges de l'humanité vont universellement et instinctivement aux héros ; or, qui a jamais entendu parler d'un héros devenu tel par la recherche de lui-même ? Toujours, il a fait quelque chose pour les autres.

J'ai vu bien des statues et des monuments élevés à



la mémoire de philanthropes, mais je n'en ai jamais vu qui fussent élevés pour perpétuer la mémoire d'un avare. J'en ai vu beaucoup qui rappelaient un homme au cœur noble et généreux, jamais celui dont la vie n'avait été qu'un marchandage, et qui s'était cramponné à tout ce qui ne constituait qu'une possession temporaire. J'en ai vu d'autres érigés à de vrais hommes d'Etat, jamais à des politiciens ; beaucoup à de vrais orateurs, aucun à de simples démagogues ; beaucoup à des soldats et à des chefs d'armée, aucun à des hommes qui ne fussent pas capables, lorsque cela était nécessaire, de tout sacrifier pour le service de la patrie. Observez, et vous constaterez que les statues et les monuments du monde entiers ont été érigés, et ses louanges adressées à ceux qui ont été assez grands pour s'oublier eux-mêmes au service des autres, à ceux qui ont été les serviteurs, de vrais serviteurs de l'humanité, à ceux qui ont été fidèles à la grande loi qui veut que nous trouvions notre propre vie lorsque nous la perdons au service de nos semblables. Les vrais hommes de bien ne recherchent pas l'honneur pour eux-mêmes, mais ils se mettent au service des autres. Et, observez l'étrange et merveilleuse transformation qui s'opère pour eux en retour : *ils obtiennent l'honneur pour eux-mêmes, par leur service des autres.*




Il serait excessivement intéressant de vérifier la vérité de ce que nous venons d'avancer en étudiant de près la vie de ceux que l'humanité considère comme ses plus nobles représentants, de ceux auxquels vont ses hommages et ses louanges, afin de constater pourquoi ils sont devenus si grands, et ont été si universellement aimés et honorés. Dans toute cette glorieuse phalange, nous nous contenterons de choisir un ou deux types.

Il me vient en premier lieu à l'esprit le nom de celui dont la mémoire est honorée et bénie par des millions d'êtres humains, dans toutes les parties du monde, notre bien-aimé et noble Lincoln. Pourquoi est-il ainsi honoré et aimé ? Une parole prononcée par lui nous fournira la réponse à cette question. Un jour, au cours d'un des fameux débats publics qu'il eut avec Stephen A. Douglas, en 1858, dans l'Illinois, Douglas dit : « Je ne me soucie guère que l'esclavage soit maintenu ou aboli dans nos Etats ; pour moi, cela ne fait aucune différence. » Alors Lincoln, laissant parler son grand cœur, répondit avec émotion : « Je suis fâché de constater que mon ami, le juge Douglas, est ainsi constitué qu'il ne sent pas le moins du monde la brûlure du coup de fouet lorsqu'il tombe sur le dos d'un autre. » Pensait-il à lui-même en prononçant ces paroles ? Il manifestait simplement qu'il




reconnaissait, dans ces quatre millions de nègres en cause, des frères qu'il était de son devoir de servir. Il semblerait presque grotesque d'accoler le mot égoïste au nom de Lincoln. De très bonne heure, alors qu'il était encore dans une condition modeste, il saisit, consciemment ou inconsciemment, toute l'importance de cette grande loi d'amour, et, en faisant du service de ses semblables le grand principe directeur de sa vie, il adopta du même coup la ligne de conduite qui a fait de lui un des plus grands parmi les fils des hommes, notre frère aîné au cœur large et chaud. Il ne perdait jamais son temps à se demander comment il pourrait atteindre la popularité, la puissance, la renommée. Il se demandait simplement comment il pouvait aider, servir ses frères, et était toujours prêt pour tout ce qu'il trouvait à faire dans ce sens. Il a mis simplement sa vie en harmonie avec le grand principe dont nous nous occupons, et en le faisant, il a trouvé le meilleur moyen — le *seul* moyen — de s'assurer ce que d'innombrables multitudes cherchent vainement à obtenir par l'effort et la lutte.

Il me vient encore à la mémoire un autre nom, celui d'une grande âme qui aimait tout le monde, et que tout le monde a aimé et révère encore. Un petit incident nous fera comprendre pourquoi. Il n'y a pas longtemps, j'étais en visite, une après-midi, chez M^{me} Henry Ward Beecher, qui me racon-



tait quelques traits du caractère de son mari, le grand prédicateur de Brooklyn. Notre conversation fut interrompue par l'entrée d'un vieux gentleman, un voisin, qui apportait à M^{me} Beecher un objet trouvé sur la tombe de son mari. C'était le lendemain du « Decoration Day », jour de commémoration dans lequel on garnit de fleurs les tombes des victimes de la guerre civile américaine. Le vieillard nous raconta ceci : Tandis que la procession se déroulait dans le cimetière, avec ses musiques, ses voitures chargées de fleurs et ses drapeaux flottant au vent, une femme d'humble apparence, accompagnée de deux autres femmes, avait, par son air agité et ému, attiré l'attention du gardien. Il la suivit du regard et la vit bientôt remettre un objet, qu'elle avait caché jusqu'alors, à l'une de ses compagnes qui se détacha du cortège et alla le déposer sur la tombe de M. Beecher. Après s'être recueillie quelques instant près du tombeau, cette femme alla rejoindre ses compagnes qui l'attendaient, têtes baissées, au bord de l'allée.

Cet objet, qu'apportait le vieillard, consistait en un cadre doré renfermant un poème découpé dans un livre, un beau poème tout inspiré par l'esprit d'amour et de dévouement au service des autres. En quelques endroits, une main pieuse avait rayé certains mots, et les avait remplacés par le nom de M. Beecher, donnant ainsi à ce poème un sens plus réel, plus vivant,



plus personnel. Au bas, se lisait cette inscription : « D'une pauvre femme juive à l'immortel ami des Juifs. » Aucun nom, mais ces simples mots suffisaient. Ils désignaient, sans doute, une de ces pauvres et humbles femmes qu'il avait secourues, encouragées, aidées à porter leur fardeau. Sa bonne action, une fois faite, il n'y avait sans doute plus pensé ; mais elle, la pauvre femme, n'avait pas oublié son bienfaiteur. Quand nous nous souvenons que c'était là toute la vie de cet homme de bien, est-il nécessaire de chercher plus loin la raison pour laquelle tout le monde se plaît à honorer sa mémoire ? Et quand nous pensons à ce simple mais touchant incident, combien juste et vivante nous paraît la pensée renfermée dans ces vers :

Sème au long du chemin le pain de ta pensée :
Dans un geste pieux de prière et d'amour,
Jette-le sans compter. Peut-être, quelque jour,
Une âme qui tombait, par lui sera sauvée.

Et quand tu dormiras sous les regards pâlis
Des étoiles, dans la nuit bleue et recueillie,
Tendrement, quelque main qu'il rendit à la vie,
Viendra semer sur toi des roses et des lis.

Dans un des meilleurs de ses précieux petits ouvrages, mon cher ami, Henry Drummond dit — et combien admirablement et avec quelle vérité ! — que « l'amour est la plus grande chose du monde. » Pos-

sédez-vous cette grande chose ? Si oui, comment se manifeste-t-elle en vous ? Par la bonté, la serviabilité, la bienveillance envers vos semblables ? S'il en est ainsi, tout est bien, vous possédez vraiment l'amour. Sinon, je croirai que ce que vous appelez de ce nom n'est que sa contrefaçon, et que vous vous abusez. Car le vrai amour ne se manifeste pas autrement que par la bonté, la bienveillance et le service ; c'est la pierre de touche infaillible qui le fait reconnaître. L'amour, c'est la statique ; l'entr'aide et le service, c'est la dynamique ; la première est nécessaire à la seconde, mais la seconde est plus puissante que la force potentielle, et sans la dynamique, la statique pourrait aussi bien ne pas exister.


La bonté, le dévouement, le service, ne sont que l'expression de l'amour ; c'est de l'amour en action, et si l'amour ne se manifeste pas par l'action, cela prouve qu'il est faible, insuffisamment développé, et qu'il a besoin de s'exercer pour grandir et devenir fort, vigoureux et véritable.

Pas plus tard qu'hier, j'entendais un des plus grands penseurs et des plus grands orateurs du monde, un de nos plus fins et de nos plus pénétrants observateurs de la nature, déclarer que l'égoïsme est la racine de tout le mal. S'il est vraiment possible qu'une seule chose soit la racine de tout le mal, alors je crois qu'il y a un monde de vérité dans cette



affirmation. Mais, pour le moment, laissons de côté cette question ; on peut affirmer que celui qui ne sait pas se sortir de lui-même, s'élever au-dessus de sa propre individualité, de son moi, enlève à sa vie tout son charme, et va à l'encontre du but même qu'il se propose. C'est une loi bien connue du monde naturel que tout ce qui ne sert pas, tout ce qui ne répond pas à un besoin, s'atrophie. C'est de même la loi de notre être que celui qui ne sert à rien, qui n'est d'aucun service à l'humanité, qui se confine dans son « moi » petit et mesquin, verra ce « moi » devenir toujours plus petit, et les qualités qui donnent du charme à la vie et procurent le bonheur s'atrophier peu à peu ; tandis que, celui qui, s'oubliant lui-même, fait du service des autres, de la bienveillance et de la bonté le but de sa vie, verra toute sa nature grandir et se développer, car, en se donnant aux autres, il acquerra un cœur large, magnanime, aimant, sympathique, qui rendra sa vie riche, belle et utile. Au lieu de vivre uniquement pour son « moi » chétif et mesquin, il s'unira à des centaines, des milliers d'autres êtres, et il aura sa part de chaque succès, de chaque joie, de chaque bonheur qui échoiront en partage à ces êtres.

Ainsi, un des principes fondamentaux de la vie est que plus on donne d'amour, plus on en reçoit ; plus on se développe, plus on devient fort, puissant,



vivant, plus la vie devient riche, débordante et heureuse. Le monde commence à réaliser que l'amour n'est pas seulement un sentiment plus ou moins vague, mais une force vitale et active, tout comme l'électricité, quoique de nature différente. Nous apprenons à constater le même grand fait en ce qui concerne les pensées ; nous découvrons *que les pensées sont des forces vitales et actives dans l'univers*, qu'elles y ont une forme, une substance et une puissance dont la qualité est déterminée par la qualité de la vie de l'organisme qui les engendre. Ainsi, quand une pensée prend naissance, elle revêt une forme, puis comme une force, se répand et pénètre dans les esprits des autres hommes, où son effet est proportionné à son intensité et à la qualité des émotions dominantes chez la personne qui l'a engendrée.

La science, en étudiant la pensée dans ses relations avec le corps et les effets qu'elle y produit, a découvert aussi, par des expériences de laboratoire, que chaque sorte de pensée ou d'émotion, a ses qualités propres, qui déterminent ses effets ou son influence, et peuvent être classées avec une précision mathématique. Nous nous contenterons de les classer, d'une façon générale, en pensées de nature supérieure et en pensées de nature inférieure.


Parmi ces dernières, nous citerons les pensées inspirées par la colère, la haine, la jalousie, la malice,



la rancune. Leur effet, lorsqu'elles sont violentes, est d'émettre une substance qui empoisonne tout l'organisme, ou plutôt d'exercer une influence corrosive transformant les sécrétions bienfaisantes, qui produisent la santé, en sécrétions empoisonnées et destructrices.

Par exemple, quand une personne est dominée, ne fût-ce qu'un moment, par la colère, il se produit dans son organisme un effet comparable à celui d'un ouragan dans la nature, et toutes les sécrétions de son corps sont empoisonnées. Si cet effet désastreux se répète trop fréquemment, il donne naissance à la forme de maladie qui correspond à cet état, et avec le temps, cette maladie devient chronique.

Nous verrons dans la suite que toute maladie a son origine dans un état mental perversi, que la colère, la haine, la crainte, le souci, la jalousie, l'envie, aussi bien que d'autres formes atténuées d'émotions ou d'états mentaux perversis, ont chacun leur effet pernicieux particulier, et déterminent chacun leur forme spéciale de maladie, car toute vie se manifeste du dedans au dehors. De même les états mentaux et les émotions de nature supérieure, comme l'amour, la sympathie, la bienveillance, la bonté, la bonne humeur exercent aussi leur bienfaisante influence sur le corps; lorsque cette influence est



continue, elle produit un effet salubre, purifiant, et ses forces bonnes, mises en activité, combattent et neutralisent les effets pernicieux des forces mauvaises. Elles exercent même leur action sur la physionomie, dont les traits s'imprègnent de cette beauté et de cette sérénité qui sont l'apanage de la bonté et de l'amour. Voilà les effets que produisent nos pensées sur nous-mêmes. Voyons maintenant l'effet qu'elles produisent sur les autres.

Nos pensées dominantes déterminent l'atmosphère mentale que nous créons autour de nous; tous ceux qui nous approchent sont influencés par elle, d'une manière ou d'une autre, suivant la qualité de cette atmosphère, et ressentent les effets des émotions qui nous dominent à ce moment particulier. Plus une personne sera sensible, facile à émouvoir, plus elle sera impressionnée, et parfois même, elle arrivera à connaître exactement nos pensées, de telle sorte qu'ainsi commencera à se réaliser cette prophétie : « Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert. »

Une personne qui émet des pensées de haine, de jalousie, de malveillance ou de mépris, éveille des pensées semblables dans son entourage qui, à son tour, les lui renvoie, et son état mental, de même que son état physique, en sont affectés. Par consé-




quent, il est préjudiciable et nuisible de s'abandonner à des pensées ou à des émotions de cette nature.

D'autre part, des pensées d'amour, de sympathie, de bienveillance, de dévouement, éveillent des pensées semblables qui sont renvoyées à celui qui les a émises, et viennent embellir et réchauffer sa vie. Par conséquent, rien n'est plus désirable et plus bienfaisant pour notre vie personnelle que de nous livrer à de semblables pensées. Nous recevons des autres exactement ce que nous leur envoyons.

Si donc nous désirons que tout le monde nous aime, il nous faut commencer par aimer tout le monde, c'est un fait scientifiquement prouvé. Comment se fait-il que chacun évite instinctivement les gens au caractère vil, mesquin, les égoïstes, les orgueilleux, tandis que tout le monde aime et recherche instinctivement la compagnie des gens qui ont le cœur large, bon, magnanime et sympathique? Il y a, à cela, une raison profonde, scientifique.

On a beaucoup discuté et beaucoup écrit sur ce que l'on nomme le magnétisme personnel, sans le bien comprendre. Pour moi, le magnétisme personnel, dans le vrai sens de ce terme, distinct de ce qui n'est le magnétisme purement animal, n'est rien de plus ni de moins que les pensées-forces émises par un



homme ou une femme au cœur noble, aimant, bienveillant, sympathique. Car, avez-vous jamais rencontré ce magnétisme-là chez des personnes viles, vindicatives, égoïstes ? Non, n'est-ce pas ?

Rien ne peut résister à ce merveilleux pouvoir transformateur de l'amour. Je ne puis être blâmé si j'ai un ennemi, mais je suis à blâmer si, connaissant ce merveilleux pouvoir transformateur de l'amour, je ne l'emploie pas pour me faire un ami de cet ennemi. Donc, si j'ai un ennemi, je refuserai absolument de le reconnaître comme tel ; et, au lieu d'entretenir à son égard les pensées qu'il nourrit contre moi, je ne lui enverrai que des pensées d'amour, de sympathie, de bienveillance fraternelle, de magnanimité. Il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant qu'il en soit influencé. Puis, dès que l'occasion se présentera, je la saisirai pour sortir de ma réserve, et lui rendre quelques services, si petits soient-ils. Il ne pourra pas résister à ces forces, et, peu à peu, je verrai celui qui était mon plus mortel ennemi devenir mon meilleur ami, peut-être même mon plus ferme appui. L'homme sage est celui, qui, par cette merveilleuse alchimie de l'amour, transmue l'ennemi en ami. C'est certainement ce que le Maître a voulu enseigner en disant : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et vous persécutent, car en agissant ainsi



vous amasserez des charbons ardents sur leurs têtes. »
Oui, leur rancune, leur haine, se fondront à la chaleur de votre amour. Ils ne pourront résister à cette puissance, et vous transformerez ainsi vos ennemis en amis.

Tu ne sauras jamais la mission des pensées
Qui sortent de ton cœur dans la haine ou l'amour.
Dans l'espace infini, leurs routes sont tracées ;
Dociles, elles sont des colombes, pressées
De porter leur message, et voici, quelque jour,
Répondant à la voix divine qui réclame
De toute chose qu'elle accomplisse sa fin,
Elles rapporteront, fidèles, à ton âme
Tout ce qu'elle a livré d'elle-même au destin.

Aujourd'hui, à l'aube de ce XX^e siècle, la science découvre dans ses laboratoires et démontre scientifiquement les grandes, les immuables lois sur lesquelles les inspirés et les sages de tous les âges ont basé leurs enseignements. En réglant leur vie conformément aux plus hautes lois de leur être, ils ont, en un instant, par une inspiration directe, trouvé ce qui a exigé des générations de chercheurs et de savants pour que la science puisse le découvrir et le démontrer.



DEUXIÈME PARTIE


L'application.

Frères qui recherchez la grandeur en soi-même,
 A l'heure où vos saisons s'inclinent vers le soir,
 Sachez que vous serez déçus dans votre espoir.
 Seul le renoncement est la grandeur suprême.
 Ce n'est pas le lutteur qui sera couronné,
 Mais le héros qui s'est donné.

Sans en rien retenir, que votre vie entière
 Se donne au service de tous !


Alors, vous serez grands ; alors, une lumière,
 Glorieuse auréole, émanera de vous.

VOTRE ambition est-elle de vous distinguer dans une branche particulière de l'activité ou du savoir humains, d'acquérir ainsi l'honneur et la gloire, et par là le bonheur et le contentement ? Désirez-vous, par exemple, devenir un *grand orateur* qui sache remuer les masses, et conquérir



leurs louanges et leurs applaudissements? Alors, souvenez-vous qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y aura jamais, et qu'il ne pourra jamais exister un grand orateur qui n'ait pas un noble but, une grande cause à défendre. Vous pourrez fréquenter les meilleures universités, suivre les cours des maîtres les plus réputés de l'art oratoire dans notre pays et à l'étranger, même jusqu'à ce que vos cheveux grisonnent, tout ceci ne fera jamais de vous un grand orateur. Vous pourrez devenir un démagogue, — et si vous êtes égoïste vous le deviendrez inévitablement, — même un grand démagogue, quoique à mes yeux un individu de cette espèce soit absolument méprisable, mais si vous ne retenez pas le grand principe que nous avons étudié dans le chapitre précédent, et si vous n'y conformez pas votre vie, vous ne serez jamais un grand orateur.

Rappelez à votre mémoire le nom des plus grands orateurs de l'histoire, depuis Démosthène s'écriant : « Citoyens d'Athènes, marchez contre Philippe, votre pays et vos compatriotes tomberont en servitude si vous ne vous sacrifiez pour eux, » jusqu'à nos orateurs modernes comme Wendell Phillips, qui parla contre la traite des noirs, et John B. Gough qui s'éleva contre la boisson, un esclavage plus dur et plus humiliant que l'autre, car tandis que le premier asservit seu-



lement le corps, le second asservit le corps, l'âme et l'esprit, — et vous découvrirez sans peine la grande cause, le noble but qui ont conduit chacun d'eux à *servir* les autres.


L'homme qui ne peut s'élever au-dessus de lui-même et de ses propres intérêts, reste forcément petit, mesquin, personnel, parce qu'il s'impose à lui-même des limitations, tandis que la vie de celui qui sert ses semblables et se dévoue pour eux n'a pas de limites, car elle participe, de ce fait, à la vie universelle, et ceci, plus que tout autre chose, lui confère une immense puissance oratoire. Un tel homme peut s'élever comme sur les ailes d'un aigle, et la Nature elle-même semble venir à son aide et lui fournir les moyens et les matériaux nécessaires pour mener à bien la tâche qu'il s'est imposée, de telle sorte que les grandes vérités universelles qu'il proclame iront directement à l'intelligence et au cœur de ses auditeurs pour les remuer et les transformer. Le véritable orateur est celui qui coule les esprits et les cœurs de ceux qui l'écoutent dans les grands moules de la vérité universelle et éternelle, et les oriente dans une voie bien définie, et non celui qui se borne à débiter de beaux discours.

Webster (un grand orateur américain) avait bien compris ce grand principe lorsqu'il décrivait ainsi l'éloquence : «La vraie éloquence ne consiste pas en



discours... Les mots et les phrases peuvent être arrangés de toutes sortes de manières, mais ils ne peuvent capter l'éloquence... l'émotion, l'enthousiasme, la passion plus ou moins affectée, la pompe déclamatoire peuvent aspirer à l'éloquence, mais ne l'atteignent pas... Les gestes gracieux enseignés dans les écoles d'éloquence, les fioritures et les artifices de langage choquent et dégoûtent les hommes quand leur propre vie, le sort de leurs femmes et de leurs enfants, ou celui de leur patrie, dépendent des décisions du moment. Alors les paroles perdent de leur puissance, la rhétorique est vaine, et toute éloquence pompeuse devient méprisable. Le génie lui-même devient impuissant quand il se sent en présence de qualités plus élevées. C'est le patriotisme, l'oubli de soi-même, le dévouement qui deviennent éloquents. Les conceptions claires devancent les déductions de la logique. Un but élevé, une ferme résolution, un esprit indomptable et intrépide faisant vibrer la voix de l'orateur, éclairant son regard, animant chaque trait de sa physionomie et le poussant doit vers le but, voilà la véritable éloquence. » Remarquez les termes qu'il emploie : patriotisme, dévouement, abnégation, noble but ; l'homme égoïste et personnel ne les connaît pas, et ne pourra jamais les employer.

L'art qu'on peut acquérir par le développement de



la voix, l'élocution, la coordination des gestes, etc., ne doit cependant pas être négligé, car il peut servir de véhicule à la pensée, et aider à son expression, au lieu qu'elle soit limitée comme c'est souvent le cas chez ceux qui parlent en public sans y être préparés. Mais il faut toujours se souvenir que ces choses, bien qu'utiles, ne sont rien par elles-mêmes, si elles ne sont pas accompagnées des qualités plus hautes, plus essentielles dont nous avons parlé.


Avez-vous l'ambition de devenir un *grand magistrat*? Commencez, en premier lieu, par comprendre le sens du mot magistrat, qui désigne un homme prêt à consacrer sa vie au service du pays, c'est-à-dire en réalité au service de ses semblables, car qu'est-ce après tout que le pays, sinon la réunion de tous les citoyens? Par conséquent, celui qui ne vit que pour lui-même, qui place ses propres intérêts au-dessus de ceux de la communauté, ne peut devenir un vrai magistrat. Rappelez à votre mémoire les noms des plus grands magistrats vivants ou morts, et vous reconnaîtrez bien vite que la vie de chacun d'eux a été édifiée sur le grand principe que nous étudions, et qu'ils ont été grands en proportion de leur fidélité à ce principe.

Le grand malheur est qu'aujourd'hui nous avons peu de vrais magistrats. Nous avons toute une horde




de politiciens, mais nous ne rencontrons pas souvent un vrai homme d'Etat. La plupart de nos hommes politiques se préoccupent bien moins de servir les intérêts qu'ils sont censés représenter que leurs intérêts personnels, et tous les moyens leurs sont bons pour arriver à leurs fins. Il n'y a guère de pays qui ne soit témoin, de temps à autre, de quelque gros scandale politique prouvant à quel point les mœurs sont corrompues dans les milieux gouvernementaux. Mais cet état de chose ne durera pas toujours. Les peuples se rendent enfin compte que le jour où les citoyens eux-mêmes se grouperont pour tenir tête aux politiciens notoirement corrompus, ceux-ci ne pourront pas tenir vingt-quatre heures. *La justice, la vérité, le bien sont tout puissants et triompheront tôt ou tard, lorsqu'ils seront reconnus et pratiqués.* L'histoire de la civilisation le prouve.

Que nos emplois publics soient confiés à des hommes aimant l'humanité, des hommes dont la vie soit fondée sur la grande loi du service, et nous aurons de vrais magistrats. Ne profanons pas ce titre glorieux en l'appliquant à des politiciens égoïstes et mesquins. Si vous vous lancez dans la vie publique, entrez-y parfaitement décidé à être un vrai homme d'Etat et non un politicien.



Avez-vous l'ambition de devenir un grand *prédicateur*, qui soit en même temps un grand *instructeur*? Alors souvenez-vous que les plus grands prédicateurs du monde ont été ceux qui se sont consacrés entièrement au service de leurs semblables, à tel point qu'ils n'avaient plus le temps de penser à eux-mêmes. Ils n'ont pas recherché la gloire, ni cherché avant tout à faire prévaloir leurs vues dogmatiques particulières en perdant leur temps à discuter les dogmes, les croyances, les idées théologiques, dans le but de prouver qu'eux seuls avaient des pensées justes sur ces sujets — ce qui est à mes yeux et je crois aussi aux yeux de Dieu une abomination — tout en laissant le peuple mourir de faim, en lui refusant le pain de vie! Soyons reconnaissants de ce que l'on goûte de moins en moins ce genre de prédicateurs, et de ce que le moment vient où on ne les tolérera plus du tout.


C'est grâce à des hommes de cette espèce que le vrai esprit de la religion, du christianisme, a été perdu de vue ou méconnu. La corbeille dans laquelle on a cru nécessaire de transporter ce fruit magnifique a acquis une importance plus grande que ce fruit lui-même. Le véritable esprit, celui qui vivifie et fortifie, a été supplanté par la lettre qui tue. Au lieu de courir après ces savantes théories inventées par



l'homme, théories que nous sommes d'ailleurs forcés d'abandonner en avançant dans la vie, et que nous nous étonnons alors d'avoir prises au sérieux, faites comme le sage, réfugiez-vous chaque jour quelques instants dans le silence et la solitude, et là, communiez avec l'Infini, placez-vous sous l'influence de l'Esprit infini, source de toute vie et toute force, car vous ne pouvez acquérir la *vraie puissance* autrement.

Au lieu de courir ici et là pour remplir votre coupe à ces petites mares stagnantes, desséchées par les rayons du soleil brûlant de l'égoïsme, allez directement à la source, et là, buvez l'eau de la vie offerte libéralement à tous ceux qui veulent s'y désaltérer. Mais il faut y aller soi-même ; on ne peut se faire apporter cette eau par un autre.

Retirez vous donc dans le *silence* — ne fût-ce qu'un quart d'heure ou une demi-heure chaque jour — et là entrez en contact avec la Source infinie de toute vie, de toute puissance. *Formulez vos désirs les plus ardents, et si votre foi est constante et ferme, vous les verrez tôt ou tard se réaliser.* Toute connaissance, toute vérité, toute puissance, toute sagesse, toutes choses en un mot sont à vous, si vous les recherchez de cette manière. Ce moyen a été employé d'innombrables fois, et s'est toujours montré infailible, quand les mobiles étaient élevés et la foi en l'exau-



cement suffisamment ferme. En moins d'une quinzaine de jours, vous reconnaîtrez vous-mêmes la vérité de ce que l'avance, si vous vous engagez dans cette voie.

Tous les grands prédicateurs qui se sont succédé dans le monde ont obtenu leur puissance de cette manière. Phillips Brooks, le prédicateur de Trinity Church, exerçait une influence considérable sur les foules parce qu'il était vraiment inspiré. Nous parlions de lui récemment avec une dame, membre de sa congrégation ; elle me disait que tous ses auditeurs sentaient qu'il possédait une force de persuasion dont ils n'avaient pu découvrir le secret. Tout en causant, elle me raconta — ce que je savais du reste fort bien — que chaque jour Phillips Brooks se retirait pendant quelques instants dans une petite chambre dont il fermait la porte derrière lui, et où il ne permettait à personne de pénétrer. Là, il se recueillait et méditait. Cette dame connaissait donc ces deux faits : la puissance de cette grande âme, et ses moments de recueillement journaliers, mais jamais elle n'avait eu l'idée d'établir un rapport entre eux, ni d'en tirer une conclusion.

C'est pourtant ce qui donnait à Phillips Brooks sa puissance, en apparence surnaturelle, et tous ceux qui ont été des remueurs de masses, des entraîneurs



d'hommes, ont acquis leur puissance de la même manière.

Rappelez à votre mémoire les noms des plus grands prédicateurs, ou plutôt, titre qui leur convient encore mieux, des plus grands instructeurs du monde, en vous souvenant que je désigne par ce terme, non ceux qui se sont occupé avant tout des dogmes, des croyances, des rites religieux, mais les vrais instructeurs de la vie religieuse, — car les uns diffèrent des autres autant que le jour de la nuit, — et vous constaterez dans la vie de chacun d'eux, ces deux grands faits : leur puissance était le résultat direct du temps qu'ils consacraient au recueillement, et leur vie était basée sur le grand et tout puissant principe de l'amour, du don d'eux-mêmes au service de l'humanité.

Votre ambition est-elle de devenir un grand *écrivain*? Très bien. Mais souvenez-vous qu'à moins d'avoir quelque chose à donner à l'humanité, quelque chose dont elle a besoin et qui la fera avancer, mieux vaudrait ne pas prendre la plume, car, si vous n'écrivez que dans le but d'acquérir la gloire et la fortune, le nombre de vos lecteurs sera des plus minimes.

L'œuvre d'un auteur est, en réalité, la quintessence de sa vie, de ses habitudes, de ses expériences, de son



idéal. *Il ne peut donner dans ses écrits plus qu'il ne possède lui-même.* Il ne peut dépasser les limites qu'il s'est imposées par ses pensées et sa vie, et, à moins qu'il n'ait un idéal plus élevé que celui d'écrire simplement pour sa propre gloire ou pour gagner de l'argent, il n'atteindra jamais son but. Tandis que celui qui écrit parce qu'il sent qu'il a quelque chose à donner à l'humanité, quelque chose qui pourra l'aider et l'enrichir, obtiendra sans les chercher la renommée et l'aisance. Ce n'est, du reste, que de cette manière qu'on peut les acquérir. *L'humanité ne se souciera de vous que si vous lui avez tout d'abord montré que vous vous souciez d'elle.*


Ecoutez ce que dit une femme de lettres dont le premier livre ■ obtenu un succès retentissant, succès qui ne s'est jamais ralenti : « Je n'avais jamais songé à écrire lorsque, il y a deux ans et demi, voulant soulager mon esprit de certaines pensées qui demandaient à être exprimées, je pris la plume... » Ces lignes nous expliquent la cause du succès de tous ses ouyrages. Elle possédait quelque chose dont l'humanité avait besoin, et sans se préoccuper d'elle-même, de la renommée ou de la fortune, elle le lui donna. Le monde l'approuva, et comme elle avait l'âme assez noble pour ne pas se préoccuper du succès, elle l'obtint avec la fortune.



Ecoutez encore cette citation : « J'écris uniquement pour l'amour d'écrire, et non pour l'argent ou la renommée. Je ne me soucie pas du premier, et la seconde n'a pas plus de valeur que la pointe d'une aiguille dans l'économie générale du vaste univers. Le travail fait par amour, pour lui-même, reçoit sa récompense bien plus promptement et plus sûrement que le travail fait en vue d'un salaire. » Cette affirmation n'est que l'expression formulée de ce qu'ont dit ou diraient tous les grands écrivains du monde, pour autant que j'ai pu connaître leur opinion à ce sujet.

Ainsi, à moins que vous ne soyez assez grand pour vous oublier vous-même au service du bien ou de l'humanité, et ne rechercher que le bien de vos semblables, vous agirez sagement en renonçant à prendre la plume, car ce que vous écririez ne serait pas pris en considération, et votre nom tomberait bientôt dans l'oubli.

Une de nos plus charmantes et de nos plus célèbres femmes-auteurs américaines dit en parlant de ses œuvres : « J'imprime mon âme sur le papier blanc ; » voilà la cause de son succès. Son âme est si grande, si tendre, si sympathique, si aimante, que des milliers d'autres âmes ne peuvent résister à son influence ; en vivant, comme elle le fait, non pour elle-même



mais pour les autres, sa vie propre se communique à d'innombrables autres vies.

Ce n'est que ce qui part du cœur qui peut aller au cœur. Prenez, dans une bibliothèque, les œuvres des écrivains les plus célèbres, et vous constaterez que ce qui a fait leur réputation, ce n'est pas la soumission des auteurs aux règles de la syntaxe et de la rhétorique, car ceci seul ne suffit pas à faire un grand écrivain. Ces livres sont appréciés parce que l'âme de leurs auteurs s'est enthousiasmée pour quelque grande vérité dont le monde avait besoin, et qu'ils lui ont communiquée; c'étaient de nobles âmes qui aimaient et servaient l'humanité.


Avez-vous l'ambition de devenir un grand *acteur*? Alors, souvenez-vous que si vous voulez toucher les cœurs, si vous désirez avoir une influence sur la vie et la destinée des hommes, la même grande loi de la nature que nous avons vue à l'œuvre chez l'orateur vous aidera à vous développer, et vous rendra capable de vous élever à des hauteurs que vous ne pourriez atteindre, ni même soupçonner, en ne jouant que pour votre propre avantage. Si vous ne pensez qu'à vous, vous ne serez jamais qu'un acteur de troisième ou quatrième ordre, à peine capable de gagner sa vie. Tandis qu'en vous oubliant vous-même pour chercher



à exercer une bonne influence sur l'esprit et l'âme, et par conséquent sur la destinée des spectateurs, vous serez vraiment un grand acteur.

Votre ambition est-elle de devenir un grand *chanteur*? Souvenez-vous alors que si vous ne pensez qu'à vous-même, mieux vaudrait ne pas chanter, sauf pour votre plaisir personnel, car vous n'aurez pas d'auditoire. Mais si vous choisissez cette carrière parce que vous sentez que c'est ainsi que vous pourrez être le plus utile à l'humanité, si votre ambition est de chanter pour toucher le cœur des hommes et agir de cette manière sur leurs vies, la même grande loi facilitera vos efforts et votre développement, et vous n'aurez pas besoin de vous préoccuper de votre auditoire, les salles deviendront trop petites pour le contenir. Souvenez-vous de Jenny Lind.

Avez-vous l'ambition de devenir une *femme du monde* élégante et fêtée, ne recherchant que le plaisir et la jouissance? Arrêtez-vous alors et réfléchissez, ne fût-ce qu'un instant, car vous n'obtiendrez jamais le vrai bonheur de cette manière, attendu qu'on ne le trouve jamais en le cherchant *directement*; vous ne pourrez obtenir qu'une contrefaçon du bonheur, qui,



à mesure que vous avancerez dans la vie vous paraîtra, toujours plus factice, mesquine, insuffisante. Vous dépouillerez ainsi votre vie de son charme le plus précieux et tournerez le dos au but que vous désirez atteindre. Et pendant que vous méditez, saisissez la vérité de cette grande loi qui veut que vous ne trouviez votre propre vie qu'en la dépensant au service des autres, qui veut que, plus vous donnerez de votre vie à vos semblables, plus elle deviendra riche, grande, noble et heureuse.

Utilisez les nombreuses occasions et la fortune dont vous disposez, pour édifier votre vie sur cette grande loi du service, et vous expérimenterez la beauté et le bonheur résultant d'une telle vie, qui vous fera honorer et bénir bien plus que la vie sans but des femmes du monde. Et vous hâterez ainsi le jour où, regardant en arrière, et considérant le vide et les mesquineries de cette vie-là, comparée à la vôtre, vous bénirez l'instant où votre jugement vous aura ouvert de meilleurs horizons et vous aura sauvée d'une semblable existence. Et si vous êtes déjà engagée dans la mauvaise voie, n'attendez pas, et mettez-vous tout de suite à réédifier votre vie sur ce solide fondement.

Au lieu de congédier votre laquais, comme l'a fait une dame de ma connaissance, parce qu'il refusait



de stationner plus longtemps sous la pluie, à côté de sa voiture, les bras croisés, immobile comme une statue, n'osant tourner la tête ni à droite ni à gauche, et devant garder les yeux fixés tout le temps sur sa Seigneurie pendant qu'elle dépensait une heure ou deux dans un magasin à faire des emplettes qu'elle aurait pu faire en un quart d'heure ou une demi-heure, uniquement pour que les passants remarquent, devant la porte, son équipage et son laquais, au lieu d'agir ainsi, donnez un parapluie à votre valet de pied, si cela est nécessaire, et prenez-le avec vous pour qu'il vous aide dans vos œuvres de miséricorde de bonté, envers tous ceux — et ils sont innombrables ! — qui ont un urgent besoin que vous vous occupiez d'eux. Soyez bonne et humaine avec vos domestiques, traitez-les non comme vos inférieurs, mais comme vos semblables, et ne leur marchandez pas les bonnes paroles et les encouragements.

Peut-on établir une comparaison entre une femme riche qui se conduirait ainsi et la femme fière, égoïste, ne recherchant que son plaisir ? Et plus encore, croyez-vous qu'il y ait une comparaison possible entre le bonheur, la satisfaction et les jouissances de ces deux vies, si dissemblables ?

Avez-vous l'ambition *d'amasser une grande fortune* et de vous acquérir par ce moyen du renom, du bonheur et de la satisfaction ? Alors, souvenez-vous que leur acquisition dépend *entièrement* de l'usage que vous ferez de votre fortune. Si vous la considérez comme un dépôt qui vous a été confié pour servir au bien de l'humanité, vous obtiendrez ce que vous désirez. Mais si vous la considérez comme votre propriété personnelle et privée, et si vous vous bornez à empiler les pièces d'or et les liasses de billets de banque pour les conserver jalousement, vous ne trouverez ni le bonheur, ni la satisfaction, et vous mènerez une existence misérable, malgré tout votre argent.


Il n'y a, il ne peut y avoir aucune véritable grandeur dans les choses matérielles ; elles ne l'acquièrent que par l'usage qu'on en fait. La seule *vraie* grandeur du monde, c'est le dévouement, l'amour désintéressé au service du prochain.

Examinez soigneusement la question, et dites-moi s'il n'y a rien de plus insensé qu'un homme employant chacune de ses journées à empiler de l'or, trop mesquin et trop avare pour en distraire autre chose que ce qui est strictement nécessaire à sa subsistance, amassant plus qu'il ne pourra jamais dépenser, désirant avoir toujours davantage, accumulant sans




se laisser, jusqu'à ce qu'un jour il se couche pour mourir, et soit forcé d'abandonner son trésor. On traiterait de fou un homme qui n'aurait pas d'autre ambition que celle d'accumuler, au milieu d'un champ, un immense tas de vieux fer, et qui se condamnerait à rester constamment assis sur son tas, de crainte qu'on ne lui en dérobe quelques fragments, se refusant ainsi tout ce qui peut rendre la vie agréable, jusqu'au jour où la mort viendrait l'en arracher. Et cependant, y aurait-il une grande différence entre ces deux avares, l'un attaché à ses tas d'or, l'autre à son tas de vieux fer ?

Une loi de la nature veut que nous devenions semblables aux choses que nous avons pris l'habitude de contempler. Si ces choses sont belles, nobles et élevées, nous deviendrons comme elles. Si nous ne nous attachons qu'aux choses matérielles, comme l'or ou l'argent, le cuivre ou le fer, notre âme, notre nature intime, notre physionomie même, deviendront comme elles, dures, froides, insensibles ; elles perdront leurs plus belles et leurs plus nobles qualités. Pensez à un avare, et vous reconnaîtrez bien vite la vérité de cette loi naturelle. Il croyait être le maître de sa fortune, et il en est devenu l'esclave ; au lieu de la posséder, c'est elle qui le possède. Combien j'ai vu de ces sortes de personnes ! On en rencontre partout.



Dernièrement, il est mort aux États-Unis deux multi-millionnaires. L'un avait débuté dans la vie avec l'idée de se faire un grand nom en amassant une immense fortune. Il n'avait dans l'esprit que ces deux objectifs : lui-même et l'argent, et en avançant dans la vie, il devint incapable de voir autre chose. Son âpreté au gain le rendit de plus en plus esclave, et, ne connaissant rien d'autre que l'obéissance d'un esclave à son maître, il accumula, empila pièces d'or sur pièces d'or, billets de banque sur billets de banque, sans trêve, ni répit. Après avoir employé ainsi toute son existence, il mourut sans pouvoir emporter avec lui le moindre petit sou ; seule, son âme rapetissée, amoindrie en comparaison de ce qu'elle aurait pu être, lui fut laissée. Elle aurait pu devenir l'âme d'un maître au lieu de celle d'un vil esclave.


Les journaux annoncèrent sa mort, mais ne lui adressèrent ni éloges, ni louanges. Peu de personnes le regrettèrent, et encore moins le pleurèrent. Partout, on parlait de lui en termes peu flatteurs ; tous s'unissaient pour dire quel bien il aurait pu faire, comment il aurait pu se faire aimer et estimer pendant sa vie, et laisser des regrets après sa mort, par un bon usage de sa fortune. N'est-il pas pitoyable de voir un être humain se condamner à l'esclavage pour la possession temporaire d'un peu de vil métal ?



L'autre multi-millionnaire, au contraire, avait débuté dans la vie avec l'idée que le succès d'un homme se mesure à *l'utilité directe* qu'il a pour ses semblables, et que les fortunes particulières ne sont que des dépôts, confiés afin d'être utilisés pour le plus grand bien de l'humanité. Sous l'influence bienfaisante de ce principe tout puissant du service des autres, il était devenu riche, puissant, généreux, magnanime, dévoué au service de ses semblables, de l'Etat et de son pays, et, ce faisant, il avait gravé son nom dans le cœur de tous ceux qui entraient en contact avec lui, de telle sorte qu'ils ne pouvaient penser à lui autrement qu'avec amour et gratitude.

Par son influence personnelle, son exemple, et l'emploi qu'il a fait de sa fortune colossale, il a rendu d'immenses services à ses semblables. Il a employé ses incomparables facultés d'organisation à fonder et à doter un grand institut d'éducation où jeunes gens et jeunes filles peuvent, avec le minimum de dépense, se former, d'après ses principes, en vue de se rendre à leur tour *directement utiles* aux autres.

La mort vint le surprendre au milieu de ses activités et attrister beaucoup de cœurs. L'homme au cœur chaud, large et sympathique, le serviteur des riches comme des pauvres, était parti. Tous ceux — et ils étaient innombrables — qu'il avait aidés,



secourus, encouragés et servis, bénissaient son nom et sa mémoire, et remerciaient Dieu qu'une vie aussi noble ait pu être vécue; sa mort fut un deuil national. Qui pourra estimer l'influence d'une semblable vie? Personne, car elle est incalculable; non seulement elle s'est exercée directement sur toutes les personnes qui sont venues en contact avec elle, mais par l'intermédiaire de celles-ci, elle s'est exercée encore sur d'autres, et continuera à s'exercer de cette manière, indéfiniment. Seul, Celui qui pèse dans sa balance infaillible chacune des actions humaines peut l'estimer. Le souvenir de cet homme de bien survivra pendant des années encore dans la mémoire et l'estime des hommes, longtemps après que le souvenir des ploutocrates avarés aura disparu de ce monde.

Si donc vous voulez chercher à faire fortune, souvenez-vous toujours qu'à moins d'être capable de vous élever au-dessus de votre « moi », vous ne deviendrez jamais grand; vous vous rapetisserez au contraire, et dépouillerez votre vie de tout ce qui en fait le charme et la valeur. Mais, d'autre part, si vous adoptez le principe que la fortune est un prêt destiné à être directement utile à l'humanité, alors vous atteindrez la véritable grandeur, et avec elle vous posséderez cette joie, ce bonheur et cette satisfaction qui accom-



pagnent toujours une vie de 'dévouement au service des autres.

Il ne faut jamais oublier que le développement de la personnalité, de la vie et du caractère, par la grande loi de l'altruisme et de l'amour, est la chose essentielle, et que la fortune n'est que l'accessoire. Ceux qui vivront ainsi ne pourront jamais être comptés parmi les gens mesquins et avarés.



TROISIÈME PARTIE

Le développement.

Si la prospérité fit de ton existence
Dans le contentement, un long jour de bonheur,
Voici : sur ton chemin, sème la bienveillance,
La bonne volonté ; fais-toi le serviteur
De tes frères. L'amour est la seule puissance
Qui, de ta vie, pourra consacrer la grandeur.


Et si tu fus aimé, par un rare mystère,
De tout l'amour éclos au ciel et sur la terre,
Voici : que ton cœur s'ouvre, et répande à son tour
Sur toute vie, aussi, sa richesse d'amour.
Tous ceux dont l'âme est noble, alors, suivant ta trace,
Te béniront, disant : C'est le Prince qui passe !

UN des traits réjouissants de ce principe d'amour et de dévouement au service du prochain, c'est qu'il peut s'acquérir et se développer. J'ai souvent entendu demander : « Si ces sentiments ne sont pas innés chez une personne, que doit-elle faire ? »



Je réponds : S'oublier elle-même, sortir d'elle-même, ne fût-ce qu'un moment, pour rendre, dès que l'occasion s'en présentera, un léger service, accomplir un acte d'amour, quelque petit qu'il puisse paraître. Une parole aimable, un regard affectueux adressés à quelqu'un dont la vie semble dépouillée de tout ce qui en fait le charme, une main secourable tendue à propos à celui qui est découragé, peuvent changer le cours d'une vie, modifier toute sa destinée.

Montrez-vous l'ami de ceux qui se croient sans amis. Chaque jour vous en trouverez l'occasion dans le milieu même où vous êtes placé. Ne cherchez pas à faire de grandes choses ; contentez-vous des petites qui sont à votre portée. Saisissez toutes les occasions de manifester l'amour qui remplit votre cœur, et vous verrez quelle riche récompense sera la vôtre. Vous n'aurez plus à vous forcer pour accomplir ces actes d'amour ; ils vous deviendront chaque jour plus naturels et plus faciles. Vous connaissez ces merveilleux réflexes nerveux que nous possédons tous, qui veulent que lorsque nous faisons une certaine chose d'une certaine manière, elle nous devienne, par sa répétition, chaque fois plus facile à accomplir, jusqu'à ce que nous l'exécutons sans aucun effort, parce qu'elle est devenue *une habitude*. C'est ainsi, du reste, que se forment toutes les habitudes. Et avez-vous



jamais pleinement réalisé *qu'en somme, toute la vie n'est qu'une série d'habitudes*, qu'il est entièrement en notre pouvoir de former ou de modifier à notre gré?

J'ai vu ce grand principe d'amour et de dévouement au service des autres, former la base d'un important établissement d'éducation. Là, il n'était pas considéré comme une simple théorie, ainsi que cela arrive trop souvent, mais comme une vérité vitale et vivante. Je voudrais avoir le temps de décrire sa merveilleuse et splendide influence sur la vie et le travail de cette institution, et sur les vies et les travaux de ceux qui en sortaient. C'était une joie exquise d'y séjourner ; on ne pouvait y rester, ne fût-ce que quelques instants, sans ressentir cette bienfaisante influence. On ne pouvait en sortir, sans l'emporter avec soi. J'ai vu des vies s'y transformer, et d'autres s'y développer merveilleusement en beauté, en richesse, en utilité, rien que pour être restées une année sous cette influence salubre et vivifiante.

Faire de l'amour du prochain le principe fondamental de sa vie, le principe autour duquel tous les autres viennent se ranger, ce n'est pas — comme un observateur superficiel pourrait le croire et même parfois le suggérer — entraver le développement de sa personnalité. C'est, au contraire, le meilleur argu-



ment en faveur de ce développement. car plus la personnalité est forte, plus grande est sa puissance, plus grande aussi est son influence mise au service de l'humanité. Pourrait-il exister quelque chose qui incite mieux un être humain à ce développement personnel qui l'élèvera dans les régions supérieures? L'homme qui ne cherche à développer sa personnalité que pour lui seul, dans un but purement égoïste, n'aura jamais une grande puissance et, *après tout, il n'y a rien au monde de si grand, de si effectif dans le service de l'humanité, qu'une personnalité masculine ou féminine, forte, noble et belle.* Car c'est la personnalité qui détermine, en fin de compte, l'influence que chacun exerce sur ses semblables. *C'est le caractère qui détermine la puissance dans n'importe quel domaine, et celle-ci sera grande ou faible en proportion de la noblesse ou de la faiblesse du caractère.* C'est là une grande loi que bien peu de ceux qui désirent exercer une influence semblent connaître ou, du moins, d'après laquelle bien peu de personnes agissent.

Etes-vous un écrivain? Vous ne pourrez jamais mettre dans vos écrits plus que vous ne possédez. Aimerez-vous écrire plus et mieux? Alors élargissez, approfondissez, enrichissez votre vie.

Etes-vous un pasteur ou un prêtre? Vous ne pour-

rez jamais élever les hommes plus haut que vous ne vous êtes élevés vous-mêmes. Vos paroles sont exactement le reflet de votre vie. Votre vie est-elle vide, vos paroles seront vides et creuses, par conséquent faibles et sans effet. Désirez-vous leur donner plus de poids, leur communiquer cette force de persuasion qui leur manque? Vivez d'une vie plus haute, plus noble, et la puissance viendra.

Etes-vous un orateur? La force et l'influence de vos paroles sur les masses dépendront entièrement de l'altitude à laquelle vous vivrez et les prononcerez. Montez plus haut, et vos paroles auront plus d'efficacité.


Etes-vous un simple particulier? Où que vous alliez, il se dégage de vous, même sans que vous parliez, une influence subtile qui agit en bien ou en mal. Votre vie est-elle belle et noble? Votre influence sera bienfaisante, vivifiante, inspiratrice. Votre vie est-elle médiocre, dénuée de beauté? Votre influence sera malfaisante, morbide et démoralisante. Le son de votre voix, votre maintien, l'expression de votre visage, sont déterminés par la vie que vous vivez, et, à leur tour, ils exercent une influence pour le bien ou pour le mal, sur tous ceux qui entrent en contact avec vous. Et si, comme l'a dit une des âmes les plus nobles qui aient vécu, la seule manière d'aider vrai-



ment un homme est de le rendre meilleur, quelle importance ne devons-nous pas attacher à notre manière de vivre?

J'ai connu personnellement un jeune homme, bien doué à tous égards, mais qui s'était laissé entraîner et courait à sa ruine, perdant chaque jour un peu plus la maîtrise et le respect de lui-même, au point que la pensée de se détruire le hantait. La vue d'un jeune homme occupé à son travail journalier, jeune homme au cœur loyal, à la volonté ferme, qui savait se gouverner lui-même, l'impressionna à tel point qu'il sentit se réveiller l'être divin qui dormait en lui ; il reprit courage, se mit à marcher dans la bonne direction, et aujourd'hui, il n'y a pas d'âme plus belle, plus élevée, plus forte dans toute la contrée qu'il habite. Oui, de toute vie individuelle forte, pure et noble, il se dégage une influence puissante qui s'exerce pour le bien des autres.

Et connaissez-vous ces forces merveilleuses qui résident dans ce qu'on pourrait appeler le développement intérieur ou le développement des facultés de l'âme? Il se peut que non, car jusqu'à présent peu de personnes encore ont commencé à reconnaître sous ce nom un certain grand pouvoir qui a toujours existé, mais qui jusqu'à maintenant n'a pas été tout à fait compris, ni surtout bien défini. Il est possible



de développer ce pouvoir de l'âme de telle façon que, lorsque nous sommes simplement en présence d'une personne, et que nous lui causons, il émane de nous une influence silencieuse et inconsciente, que cette personne ressent, et à laquelle elle ne peut se soustraire. Nous pouvons exercer cette même influence en entrant dans une chambre où plusieurs personnes sont réunies, au point que chacune de ces personnes la ressentira, même si nous ne prononçons aucune parole. C'est là qu'il faut chercher la puissance de toutes les femmes et de tous les hommes qui, dans l'histoire du monde, ont exercé une grande influence sur leurs contemporains.


On commence seulement à se rendre compte, grâce à quelques âmes illuminées qui nous l'ont fait connaître, que ce pouvoir peut être cultivé et développé, qu'il repose sur une grande loi naturelle que l'Auteur de notre être a établie en nous et autour de nous. Dans les années qui vont suivre, nous verrons se réaliser d'étonnants progrès dans cette voie, car la lumière commence seulement à percer, et seuls quelques privilégiés qui vivent sur les hauteurs ont déjà pu en percevoir les premiers rayons. Efforcez-vous donc de vivre d'une vie toujours plus haute, car c'est ainsi que vous serez le plus utiles à l'humanité ; c'est ainsi aussi que vous serez vraiment heureux, car la



vraie joie de l'existence consiste à vivre d'une vie noble et élevée.

Cette vie, et cette vie seule, développera ce que je crois être une des principales caractéristiques de l'homme vraiment grand — l'humilité — et l'humilité implique nécessairement la simplicité, car ces deux vertus sont inséparables. L'une est née de l'autre. Les gens fiers, orgueilleux, hautains, ne se rencontrent jamais parmi les hommes vraiment grands. Le fait même de lutter pour se faire remarquer indique que l'on ne possède pas en soi ce qui rend vraiment grand ; tandis que celui qui est grand par lui-même n'a pas besoin de se préoccuper de la façon de le manifester. Je crois qu'il n'y a pas de meilleure manière d'acquérir la simplicité et l'humilité que de s'oublier soi-même et de se dévouer au service des autres. La vanité, ce défaut dangereux, surtout pour les jeunes, est la manifestation extérieure de la recherche et de la préoccupation continuelle de soi-même.

Madame Henry Ward Beecher racontait une fois que lorsqu'elle habitait un certain quartier de Brooklyn, elle était toujours avertie du retour de son mari, le soir, par les voix et les éclats de rire joyeux des enfants de la rue. Tous les gamins du quartier, aussi bien que les enfants les mieux élevés du voisinage,



le connaissaient et aimaient à attendre son retour. Du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils couraient à sa rencontre, l'entouraient, lui prenaient les mains, et allaient jusqu'à fouiller dans les poches de son pardessus qu'ils savaient toujours pleines de friandises placées là à leur intention ; ils le tiraillaient pour le garder avec eux le plus longtemps possible, et lui, riait, courait, comme s'il voulait se sauver, ne se croyant jamais trop grand — ou plutôt étant assez grand — pour se mêler à leurs jeux.

Certes, un homme moins grand, moins humble et moins simple, aurait jugé cette attitude incompatible avec la dignité de son âge et de sa profession. Mais tous ces enfants avaient reconnu un ami dans cette grande âme aimante.

Vous trouvez des incidents semblables dans la vie journalière de Lincoln et de tous les hommes vraiment grands. Tous ont possédé cette charmante et délicieuse caractéristique : une nature simple et enfantine.


Un autre trait distinctif et sublime de la vie de dévouement au service des autres est l'effet qu'elle produit sur notre croissance et notre développement intérieurs. Il existe une loi qui veut que nul ne puisse accomplir un acte de bonté ou d'amour envers le prochain, sans que cet acte porte avec lui sa riche



récompense, sous la forme d'un enrichissement de la vie intérieure. Cette loi est invariable. Si donc l'occasion m'est offerte de rendre un service à un de mes frères ou à une de mes sœurs — et tous le sont puisque nous sommes tous enfants du même Père, — je la saisirai avec joie. Et si je fais cet acte par amour, en m'oubliant, il me fera plus de bien à moi-même qu'à celui que j'aurai obligé, par l'influence qu'il exercera sur le développement de la vie riche, belle et heureuse que je désire voir grandir en moi, par la joie et la satisfaction qu'il me procurera, joie et satisfaction les plus belles, les plus douces que l'on puisse éprouver, et qui sont en elles-mêmes une magnifique récompense.

En outre, il se peut que ceux que nous aurons ainsi aidés se trouvent quelque jour, et peut-être même au moment où nous en aurons le plus besoin, en situation de nous prêter leur aide, et cette aide, ils ne la refuseront pas à celui qui, sans aucune pensée intéressée, se sera montré bon pour eux. Car, comme dit le poète :

Jette ton pain au flot qui passe,
Que ta main consentante abandonne à l'espace
Tes trésors au loin dispersés.
Les crois-tu loin de toi pour jamais emportés?
Aussi vrai qu'en Dieu vit la vérité suprême,
Tous ces biens que ton bras sur le flot mouvant sème
Ici-bas, ou là-haut, te seront rapportés.



Avez-vous des chagrins, des épreuves qui vous semblent lourds à porter ? Laissez-moi vous dire que l'un des meilleurs moyens de les alléger et de les adoucir est de vous oublier au service des autres, en aidant à alléger et à adoucir la peine de ceux dont les fardeaux sont encore plus lourds que les vôtres. Essayez ce moyen, et vous verrez comme il est efficace ; puis vous découvrirez que la douleur, considérée de cette manière, est le plus beau et le meilleur purificateur de l'âme qui existe, qu'il ne faut, par conséquent, pas la fuir, mais l'accueillir et s'en servir pour croître et progresser.

Je me souviens d'une pauvre veuve à qui la vie semblait avoir refusé toutes ses joies, et dont l'existence eût été indiciblement triste, monotone et fatigante, sans la présence d'un petit enfant estropié, dont elle s'occupait avec amour, et qui lui était d'autant plus cher qu'il était plus faible et plus dépendant. S'oubliant elle-même, oubliant son infortune, elle prodiguait ses soins au petit infirme, et trouvait ainsi la joie et le bonheur. Son travail ne lui semblait plus pénible, allégé qu'il était par l'amour et le dévouement au service d'un autre. Et ceci n'est qu'un exemple entre mille.

Vous pouvez donc adoucir vos chagrins, alléger vos fardeaux en aidant un autre à porter le sien, si ce n'est à un enfant estropié, au moins à un frère ou



à une sœur, infirme dans un autre sens, ou qui le deviendrait sans votre aide secourable. Vous en trouverez toujours autour de vous ; ne laissez passer aucune occasion de leur venir en aide.

En édifiant leur vie sur ce principe d'amour, les pauvres peuvent vivre d'une façon aussi opulente et aussi heureuse que les riches, et ceux qui sont d'une condition humble connaître des joies plus grandes que celles qu'éprouvent des gens plus fortunés. Si vous reconnaissez qu'un homme n'est *vraiment grand* que dans la mesure où il fait de ce principe la base et le fondement de sa vie, il vous deviendra évident que rechercher la grandeur pour elle-même, ou pour sa propre satisfaction, ne peut être le fait que d'une intelligence fourvoyée qui, au moment même où elle croit l'avoir acquise, la voit crever comme une bulle d'air, cette grandeur-là étant fausse et passagère. D'autre part, celui qui, renonçant à une grandeur faussement ainsi nommée, s'oublie lui-même au service de son prochain, se place par ce fait même sur le chemin de la vraie grandeur.

Et savez-vous que cette vie noble et élevée mettra son empreinte jusque sur les traits de votre visage et leur communiquera la plus grande beauté, celle qui vient de l'intérieur, la beauté de l'âme qu'on rencontre souvent dans les tableaux des vieux maîtres ?



La vraie beauté doit venir, ne peut venir que du dedans ; celle qui n'est qu'extérieure est un masque qui tombera un jour ou l'autre. Pour apprécier pleinement la vérité de ce que j'avance, il vous suffira de contempler pendant quelques instants le magnifique tableau de Sant, intitulé « L'éveil de l'âme ». Vous y verrez un visage illuminé par cette beauté intérieure, cette beauté de l'âme qui fascine, et qu'on ne se lasse jamais de contempler. Comparez ce visage avec ceux que l'on rencontre partout, dans les tableaux, dans les œuvres d'art, et même dans les rues. Un visage de ce type-là confère une bénédiction à tous ceux qui se trouvent sur son chemin.

Voici un petit incident qui m'a été raconté il n'y a pas longtemps. C'était un jour de chaleur accablante. Les voyageurs d'un wagon surchauffé étaient fatigués et déprimés ; le temps leur paraissait long et la journée monotone, lorsqu'une dame entra dans le wagon, accompagnée d'une petite fille. Toutes deux possédaient le genre de beauté que nous venons de dépeindre, la beauté qui vient du dedans, et une voix pure et harmonieuse.


L'enfant était à peine assise qu'elle commença à attirer, par son gai babil, l'attention des voyageurs somnolents. Elle se mit bientôt à jouer à cache-cache avec un vieux monsieur, grave et digne, assis vis-à-



vis d'elle. Il la regarda d'abord par-dessus ses lunettes, abaissa graduellement son journal, le laissa enfin tomber tout à fait, et, oubliant son âge, se mit à jouer avec la petite fille. Les autres voyageurs ne tardèrent pas à suivre son exemple ; les journaux et les livres furent abandonnés ; de joyeux éclats de rire retentirent, chacun aspirant à l'honneur d'obtenir un mot ou un sourire de l'enfant.

La poussière, la chaleur, la fatigue, la lassitude, tout était oublié ; et quand la dame et la fillette descendirent, et que le train s'éloigna, tous les voyageurs se précipitèrent aux fenêtres pour agiter gaiement leurs mouchoirs. Quelque chose comme une étincelle électrique semblait avoir traversé le wagon. Tout le monde était joyeux et de bonne humeur, l'atmosphère avait été complètement changée par le séjour de ces deux voyageuses. Vous avez sans doute tous rencontré des visages et des voix semblables aux leurs. Ils sont la manifestation extérieure spontanée d'une âme noble et pure.

Remarquez aussi l'influence de ce principe sur les manières et l'attitude. La vraie politesse est l'apanage d'une vie basée sur ce grand principe ; c'est elle qui fait le vrai gentilhomme — *un gentil homme* — c'est-à-dire un homme gentil, bon, aimant, courtois par nature. Celui qui vit de cette vie ne peut pas être



autrement ; tandis que celui qui n'est préoccupé que de lui-même ne peut être un vrai gentilhomme, quels que soient ses efforts pour paraître tel, efforts qui ne servent qu'à révéler son manque de profondeur et de naturel, et qui dégoûtent tous ceux qui entrent en contact avec lui.

Je rencontre de temps en temps un monsieur qui, chaque fois qu'il est présenté à quelqu'un, se livre à une série de mouvements raides, guindés, saccadés, et qui se donne une telle peine pour régler la flexion de son genou, la cambrure de son pied, la courbure de son dos — beaucoup moins plaisante à regarder que celle d'un chameau ou d'un dromadaire, parce que chez ces derniers elle est naturelle — que j'éprouve, à le voir, une impression pénible ; je me sens gêné pour lui, et me demande avec inquiétude s'il accomplira jusqu'au bout et sans accrocs son laborieux travail. Il est évident que son attention est constamment fixée sur lui-même, dans la crainte perpétuelle de manquer son effet. Quel soulagement de se détourner de lui pour se trouver en présence d'un homme qui, s'oubliant lui-même, ne songe qu'à l'agrément, au confort et au plaisir qu'il peut procurer aux autres, qui est, en un mot, un vrai gentilhomme, chez qui la politesse est naturelle, car tous ses actes ne sont que l'expression de ses pensées et de sa vie intérieure.



On a dit qu'il n'y avait pas plus parfait gentilhomme dans toute l'Ecosse que Robert Burns. Et pourtant il ne fut toute sa vie qu'un fermier. Il ne quitta son village natal que vers la fin de sa carrière, pour aller à Edimbourg porter les manuscrits qui s'étaient accumulés dans le tiroir de sa table à écrire ; là, il ne tarda pas à captiver les cœurs. Sans aucune attitude étudiée, il était un vrai gentilhomme possédant la vraie politesse et la vraie distinction, et ceci parce que sa vie était basée sur le principe qui faisait constamment jaillir de sa plume des lignes comme celles-ci :

■ vient le moment que j'espère,
Où tous les hommes de la terre
Ne seront qu'un peuple de frères !

Rappelez-vous aussi Benjamin Franklin, le « Bonhomme Franklin », quand il fut envoyé à la cour de France, comment, dans son simple vêtement gris, entièrement dépréoccupé de lui-même, il captiva tous les cœurs, même ceux des dames capricieuses de la haute société, et comment il devint et resta le centre d'attraction de la gaie capitale. Sa politesse, la distinction de ses manières étaient le résultat de sa nature élevée, bienveillante, aimante et dévouée, qui laissait croire aux autres que c'était lui qui était leur obligé, et non eux qui l'obligeaient.

Ce petit extrait d'une lettre, adressée par Franklin à Georges Whitefield, montre comment il appréciait le grand principe que nous étudions : « Quant au petit service dont vous me parlez, j'aurais désiré qu'il pût vous être de plus d'utilité. Mais l'eût-il été, je vous aurais demandé pour tout remerciement d'être à votre tour toujours prêt à aider ceux de vos semblables qui pourraient avoir besoin de votre aide, et de faire ainsi que ce service se perpétue et s'étende des uns aux autres, car toute l'humanité n'est qu'une seule famille. Pour ma part, lorsque je peux rendre un service, je ne me considère pas comme octroyant une faveur, mais comme payant une dette. Dans mes voyages, et depuis que je suis fixé ici, j'ai reçu de nombreuses marques de bienveillance d'hommes à qui je n'aurai probablement jamais l'occasion de les rendre directement, et d'innombrables bienfaits de Dieu, qui, lui, n'aura jamais besoin de mes services. Je ne puis donc témoigner ma gratitude envers les hommes qu'en rendant à mes semblables les bontés que j'ai reçues d'eux, et ma gratitude envers Dieu qu'en me montrant toujours prêt à servir ses autres enfants qui sont mes frères. »


Oui, la vraie politesse et la vraie distinction viennent du dedans ; elles découlent d'une vie d'amour, de bonté, de dévouement. C'est le langage universel, compris de tous, même quand les paroles ne le sont



pas. Il existe un vieux proverbe qui dit : « Celui qui est affable et courtois envers les étrangers se montre par là un citoyen du monde. » Et rien ne grave la mémoire de quelqu'un dans l'esprit des hommes et ne le fait aimer de toute l'humanité comme ce langage universel. Même les animaux le comprennent et en ressentent les bons effets. Combien vite le chien, par exemple, le reconnaît et montre qu'il en jouit, et combien il est sensible à une caresse ou à une bonne parole ! Et ne profiterai-je pas de l'occasion de dire ici un mot en faveur de toute cette catégorie de nos compagnons que nous appelons muets, sans doute parce que nous ne comprenons pas leur langage ? L'attitude que nous avons prise envers eux et les tortures que nous leur avons fait subir dans le passé sont vraiment épouvantables.

On peut donner à cette attitude plusieurs raisons. L'une d'elles a été sans doute le fait que l'homme n'a jamais voulu admettre une existence future pour l'animal. Il y a quelques années, un riche gentilhomme américain laissa une somme de 50 000 dollars (250 000 francs) à la Société de Henry Bergh à New-York. Ses parents attaquèrent aussitôt le testament, arguant que le défunt devait être fou parce qu'il croyait à une vie future pour les animaux.


Le juge, en énonçant son jugement qui confirmait



le testament, déclara qu'après une enquête minutieuse il avait acquis la conviction que la moitié du monde partageait l'opinion du défunt, Agassiz entre autres. Un auteur anglais a récemment dressé une liste de plus de 170 de ses condisciples qui ont cru si fermement à une vie future pour les animaux qu'ils ont consacré des pages et des pages à traiter ce sujet. La même opinion est partagée par la plupart des grands penseurs de tous les pays du globe et elle gagne du terrain chaque jour.


Une autre raison, — peut-être la principale, — se trouve dans le fait que l'homme a toujours attribué à l'animal une intelligence inférieure, ce qui entraîne comme conséquence la conviction qu'il est moins capable de prendre soin de lui-même et de se protéger. Si cela était, serait-ce une raison pour le négliger et le traiter avec cruauté ? Ne serait-ce pas au contraire un sérieux motif d'en prendre soin, de le protéger et de le traiter avec bonté ?

Vous ou moi pourrions avoir un frère ou une sœur qui soit faible d'esprit, ou dont la raison ait été altérée à la suite d'une maladie ou d'un accident ; l'en aimerions-nous moins pour cela ? Pourrions-nous profiter de son infirmité pour le maltraiter ou l'abandonner ? Bien au contraire, le fait même qu'il ne pourrait ni se suffire, ni se défendre, serait une



raison de plus pour que nous l'aimions et le proté-
gions davantage. C'est surtout par la bonté envers
ceux qui sont plus faibles que nous, que se manifeste
la vraie noblesse de notre caractère. En outre, nous
nous trompons étrangement quand nous parlons de
l'intelligence inférieure des animaux. Si, au lieu de
nous servir d'eux pour satisfaire nos besoins égoïstes,
sans même leur accorder la juste récompense de leurs
services, sans penser à eux autrement que pour en
tirer quelque bénéfice, et les abandonner ou les mal-
traiter dès qu'ils sont vieux ou usés et qu'ils ne peu-
vent plus nous servir, nous nous montrions justes et
bons envers eux, si nous les aimions et cherchions à
les éduquer comme nous le faisons pour nos enfants,
nous serions surpris du remarquable degré d'intelli-
gence que possèdent ces soi-disant « brutes », et du
développement auquel elles peuvent parvenir. Mais
qu'attendre d'elles avec notre attitude actuelle à leur
égard ?

On pourrait remplir des pages et des pages de la
description de leur intelligence, de leur capacité de
développement sous une direction bienveillante et
judicieuse, de leur *fidélité* et de leur *dévouement*.
Lès généreux efforts d'hommes courageux et dévoués,
tels que Henry Bergh, à New-York, de George T.
Angell, dans le Massachusetts, et d'autres dans dif-



férents pays, ont déjà amené un grand changement dans notre attitude vis-à-vis des animaux. Un peu partout, l'homme apprend à considérer l'animal comme son ami et son auxiliaire, et le traite avec plus d'humanité ; mais ce ne sont encore là que les premiers commencements d'une œuvre qui est appelée à se développer et à prendre des proportions toujours plus grandes.

Il n'existe probablement pas dans le monde, à l'heure actuelle, d'œuvre plus considérable et mieux organisée que l'« American Humane Education Society » (Société américaine d'éducation humanitaire) dont le but principal est d'inculquer au peuple américain des idées de bonté, d'humanité et de justice. Les « Bands of Mercy » (Ligues de bonté) dont il existe déjà plus de 25 000 sur tout le territoire de l'Union, et qui donnent une instruction et une éducation vraiment humanitaires à plus d'un million d'enfants, ont accompli une œuvre infiniment utile, et dont les résultats sont inappréciables.

Le sentiment d'humanité inculqué à l'enfant, dans ses rapports avec les animaux, et les sentiments de sympathie, de tendresse, d'affection et de sollicitude qui en résultent, se manifesteront aussi, inévitablement, dans ses rapports avec ses semblables. Pour ma part, je me réjouirai de voir cette institution se



répandre dans toutes les écoles de tous les pays. Dans la plupart des cas, cette partie de l'éducation de l'enfant lui serait bien plus utile, quand il arrivera à l'âge d'homme, que tout ce qu'on aurait pu lui enseigner à l'école, et ferait faire à l'humanité un pas décisif vers la solution des grands problèmes sociaux.

Pourquoi, lorsque nous croisons un animal, ne lui adressons-nous pas une parole bienveillante ou un geste amical, comme nous le faisons instinctivement quand nous rencontrons un de nos semblables ? Même s'il ne peut comprendre nos paroles, il ressentira les bons effets de notre attitude et des motifs qui l'auront inspirée. En général, les animaux sont très facilement influencés par l'état mental, les pensées et les émotions de ceux qui les approchent. Ils s'en rendent parfois mieux compte que les gens eux-mêmes.

Nos rapports avec les animaux seraient grandement facilités si nous réalisions pleinement qu'ils sont, comme nous, une partie de la Vie Universelle, que, sous des formes différentes, ils manifestent comme nous la Vie Unique, qu'ils ont leur rôle à jouer, tout comme nous, dans l'économie du grand univers, qu'ils ont eux aussi leur destinée à accomplir, et qu'ils sont aussi importants, aussi utiles



aux yeux du Créateur que nous le sommes nous-mêmes.

Ecoutez ce que dit un auteur américain :

« J'ai vu dans les yeux des animaux l'âme humaine qui me regardait.

» Je l'ai vue, enfouie profondément sous les plumes ou la fourrure, condamnée pour un temps à errer à quatre pattes parmi les ronces et les épines. J'ai surpris le regard muet, suppliant, du prisonnier, et j'ai juré de lui être fidèle.

» Je t'ai vu, mon frère ou ma sœur, et je sais que je ne me trompe pas. Ne crains rien. Demeure patiemment dans ton enveloppe, jusqu'à ce que les temps soient accomplis où tu seras enfin toi-même.

» Tes cornes, et ta langue qui lèche ma main, ne me cachent pas plus ton humanité que la langue savante du pédant ne cache la sienne ; et, bien que tu sois muet, nos cœurs savent se comprendre.


» Viens près de moi, petit oiseau aux ailes tremblantes. Dans ton chant je discerne le chœur des anges, et tu me donnes la vision du Seigneur lui-même. »

C'est peu de chose, en apparence, qu'une parole amicale, un regard bienveillant ou un léger service



rendu, mais qui peut en mesurer les conséquences ? Cela ne coûte pour ainsi dire rien à celui qui les donne, mais qui en dira la valeur incomparable pour celui qui les reçoit ? Le verre d'eau froide peut grossir et s'enfler jusqu'à devenir une rivière qui portera la vie et l'espoir à d'innombrables êtres, qui les transmettront à d'autres encore, indéfiniment. Ils peuvent arriver au moment critique de quelque vie, et en changer la destinée. Ne retenez pas les biens qui sont en votre possession ; répandez-les généreusement et soyez heureux de les voir partir, car vous ne pouvez rien faire de meilleur ; le bien que vous ferez aux autres vous reviendra et vous enrichira.

On demande parfois : « Comment peut-on éprouver un amour assez profond et assez sincère pour qu'il se manifeste dans le service des autres ? Parmi nos semblables, il y en a de si mesquins, de si peu intéressants, de si désagréables et même parfois de si coupables ! » Cela est vrai, en apparence du moins ; mais une grande loi de la vie veut *que nous trouvions chez les autres exactement les qualités et les caractéristiques que nous leur supposons, ou qui sont semblables à celles que nous possédons nous-mêmes*. Si nous supposons qu'ils sont mesquins, peu intéressants, désagréables, nous les trouverons ainsi. Mais derrière tout ceci, qui n'est que l'apparence, la



façade, il y a dans les profondeurs de toute âme humaine l'être divin, bon, véridique, brave, aimant, l'être créé à l'image de Dieu, qui ne change jamais, et qui, une fois ou l'autre, tôt ou tard, se manifestera.

Une autre loi de la vie veut que les autres manifestent ordinairement pour nous les sentiments que notre propre nature appelle ou provoque chez eux. Par exemple, la même personne se montrera sous des aspects tout à fait différents à deux personnes, dont la nature noble, élevée, pure, bienveillante de l'une fera appel à ce qu'il y a de meilleur en elle, tandis que la nature mesquine, critique, égoïste de l'autre fera naître en elle les sentiments les plus vils et les plus terre à terre. L'homme sage est, par conséquent, celui qui se montre très circonspect dans ses jugements sur autrui, car, en règle générale, celui qui voit toujours le mal chez les autres se condamne lui-même. *On vit toujours dans l'atmosphère qu'on a soi-même créée.*


On entend couramment dire : Cette personne a telle et telle mauvaise habitude, elle a fait ceci ou cela, elle a commis telle erreur ou tel crime. Mais qui donc, je vous le demande, m'a institué le juge de mes semblables ? Ne puis-je comprendre qu'en jugeant les autres je me juge moi-même ? De deux choses l'une : ou je me juge et me condamne moi-



même, ou je professe n'avoir jamais, dans toute ma vie, commis aucun péché, aucune erreur, de n'avoir jamais bronché, de n'être jamais tombé, et je me déclare de ce fait un fou ou un hypocrite, à moins que ce ne soit les deux à la fois.

On dit aussi : « Même pour faire du bien, pour aider mon prochain et le servir, je ne pourrais pas, sans faire du tort à ma réputation, être vu dans la compagnie de tel ou tel. Que penseraient, que diraient mes amis? » Je répondrai : Si ma vie, mon caractère reposent sur une base si faible, si vacillante, qu'ils puissent être compromis par ce fait, je n'ai rien de mieux à faire que de m'en rendre compte et de me mettre tranquillement, promptement, mais d'une façon sûre à changer cette base. Puis, quand j'aurai édifié ma vie sur des fondations plus profondes, plus solides, plus durables, je n'aurai plus qu'à atteindre ce glorieux stade de développement qui me fera passer du *personnel* à l'*universel* et m'affranchira du qu'en dira-t-on.

Nous pouvons être extrêmement charitables et indulgents envers les autres quand nous avons compris que *la plus grande partie des erreurs et des péchés commis dans le monde le sont, non par choix, mais par ignorance*. Cela ne veut pas dire que celui qui commet un péché, une erreur ou un



crime, ne sache pas qu'il fait mal, mais l'ignorance consiste en ce qu'il croit qu'en agissant ainsi, il se procurera du plaisir ou du bonheur, et qu'il ne sait pas qu'en agissant autrement, il s'assurerait un plaisir, un bonheur bien plus vifs, plus nobles, plus durables.

Nous ne devrions jamais oublier que nous recherchons tous le plaisir et le bonheur; nous ne différons que par les moyens d'y parvenir, et cette différence de méthode provient uniquement de ce que certaines âmes sont plus évoluées que les autres, qu'elles ont une connaissance plus grande des lois immuables qui régissent la vie, et qu'elles savent mettre leur existence en parfaite harmonie avec ces lois pour obtenir le bonheur le plus grand, le plus élevé, le plus durable, alors que d'autres âmes moins évoluées le cherchent encore dans les sphères inférieures.

Tandis que tous les hommes sont pareils dans leur essence, que tous sont une partie de l'Etre infini, éternel, que tous possèdent les mêmes possibilités et que tous parviendront finalement au même but, il n'en est pas moins vrai, qu'à chaque époque, les uns sont plus éveillés, plus évolués, plus développés que les autres. Il faut aussi avoir soin, si la vie est continue, éternelle, de ne pas juger une vie particulière simplement par les quelques années passées ici-bas,



car la vie sous toutes ses formes signifie une activité, une croissance, une évolution, un développement continuel.

A côté de la porte du pavillon situé près des bois, que j'habite pendant l'été, se trouvait un magnifique pied de tubéreuse, sur le point de fleurir. Je comptai les boutons — fleurs latentes — et j'en trouvai plus de vingt. Huit ou dix s'ouvrirent quelques jours plus tard. Mais ceux qui étaient au sommet de la plante ne s'épanouirent que deux ou trois semaines après, et pour quelques-uns, il fallut un mois et même davantage avant qu'ils fussent en pleine floraison. Ces boutons plus tardifs n'étaient sans doute pas aussi beaux que ceux qui étaient alors en plein épanouissement. Mais devaient-ils être dédaignés pour cela ? Attendez avec patience, donnez au temps l'occasion de faire son œuvre, et vous verrez, lorsqu'il auront atteint leur complet développement, qu'ils surpasseront peut-être en beauté et en parfum ceux que vous admirez maintenant dans toute leur gloire.

Il nous faut donc tenir compte du temps. Combien il est enfantin, puéril, stupide, de refuser à l'âme humaine, douée de toutes les possibilités divines de développement, le temps nécessaire à sa croissance ! Dieu a-t-il refusé aux boutons tardifs dont nous venons de parler les rosées, les pluies chaudes, les

rayons de soleil bienfaisants qui ont amené finalement leur plein épanouissement ? Et c'est cependant ce que voudraient faire une multitude de gens à l'égard des âmes dont le développement n'est pas encore achevé.

Le fait que l'un de vos semblables, l'un de vos frères commet des erreurs, des fautes, qu'il manifeste des tendances mauvaises et critiquables, est par lui-même une raison pour vous de l'entourer de plus d'amour, d'aide bienveillante, que celui qui, étant déjà plus avancé, a moins besoin d'aide. C'est une raison de plus de chercher à éveiller ce qu'il y a de meilleur en lui, et de lui enseigner à le manifester.


L'homme sage est celui qui, voulant dissiper l'obscurité d'une chambre, ne s'avise pas de chercher à l'en chasser, mais se borne à ouvrir portes et fenêtres pour laisser entrer les rayons du soleil, sachant bien qu'en leur présence, l'obscurité ne peut subsister. Ainsi, le moyen d'aider un frère à s'élever jusqu'à une vie supérieure n'est pas de discuter sur ses erreurs et ses fautes, et de les lui reprocher, mais de reconnaître l'être divin en lui, et de chercher à l'éveiller et à le développer *en ouvrant les portes et les fenêtres de son âme*, pour qu'il puisse mieux entendre la voix intérieure et suivre « la lumière qui éclaire tout homme venant au monde. » Le développement de sa



vie extérieure se fera dans l'exacte proportion du développement de sa perception intérieure.

Où trouverait-on, dans toute l'histoire du monde, un incident plus beau et plus touchant que le suivant ? Un groupe d'hommes, égoïstes et présomptueux, ont trouvé une pauvre femme qui, dans son aveuglement et son ignorance, a commis un péché, le même qu'ils ont eux aussi commis bien des fois, selon toute probabilité, *car la règle, c'est que ceux qui condamnent le plus sévèrement un péché, sont ceux qui le commettent eux-mêmes*. Ils l'amènent devant le Maître en disant qu'ils l'ont surprise en flagrant délit d'adultère, et lui rappellent que, d'après la loi de Moïse, elle mérite d'être lapidée.


Mais plus prompt encore que la pensée, Celui qui était l'incarnation de la puissance spirituelle, et qui savait lire dans les cœurs, saisit leur mobile, et après leur avoir donné le temps de formuler leur grief, il se tourna vers eux et leur dit avec calme : « Que *celui* qui est *sans péché* lui jette la première pierre. » Puis il se baissa et se mit à écrire sur la terre. Les accusateurs, sentant la justesse du reproche, sortirent l'un après l'autre, jusqu'au dernier. Alors le Maître, se tournant vers la femme, sa sœur, lui dit avec bonté : « Où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ? » — « Non, Seigneur, » répondit-elle.



« Moi non plus, je ne te condamne pas ; va et ne pêche plus. » Quelles sublimes et pathétiques paroles ! Quel cœur tendre et aimant que celui du frère aîné ! Oh ! la précieuse leçon qu'il nous a donnée à tous !

Je suis persuadé que ce doux et tendre reproche, cet appel à ce qu'il y avait de meilleur dans cette âme, a mis en œuvre, dans son for intérieur, les forces qui hâtèrent son passage de la vie matérielle, avilissante, à la vie spirituelle qui élève et rend heureux. Dans ce cas, le passage fut instantané ; d'autres fois, il se produit plus lentement ; mais, dans un cas comme dans l'autre, il détermine la *nouvelle naissance* qui consiste en un éveil de l'âme qui la fait passer de la vie purement physique des sens, à une plus haute perception et à la connaissance d'elle-même. Ce passage de l'inférieur au supérieur doit se produire dans toute âme humaine, une fois ou l'autre.


Un autre fait doit encore nous rendre plus charitables envers nos semblables et plus lents à les juger, ou plutôt, nous empêcher de les juger, le fait que nous ne connaissons pas les luttes intérieures intenses qu'ils peuvent avoir à soutenir, luttes accompagnées, il est vrai, de nombreuses chutes. Ces chutes, nous les voyons, tandis que nous ne voyons pas le combat intérieur de leur âme. Nous qui sommes si prompts



à juger, si nous étions placés dans les mêmes circonstances, soumis aux mêmes tentations et aux mêmes luttes, nous ne ferions peut-être pas mieux qu'eux ; peut-être même, soutiendrions-nous ces luttes avec moins de noblesse et de virilité, et nos chutes seraient tout aussi nombreuses, sinon plus, que les leurs. Si nous possédions la science et la sagesse infinies, nos jugements seraient justes ; mais alors, nous nous refuserions sans doute la tâche, peut-être même pourrait-on dire le plaisir, de juger les autres.

Si je ne puis me dévouer complètement au service de tous les enfants du Père, de mes frères par conséquent, sans distinction de rang, de fortune ou d'éducation, cela prouve que quelque chose en moi n'est pas dans l'ordre ; et je ne pourrai goûter la joie suprême de l'existence jusqu'à ce que je sois capable d'accueillir, comme un privilège, toute occasion de rendre un service, de faire du bien.

Il y a cependant des cas où il faut agir avec une sage prudence, et s'il y a des choses que je dois faire pour aider mon prochain, il y en a d'autres que je ne dois pas faire, dans son propre intérêt. Par exemple, je puis éprouver de la sympathie pour un ami qui est tombé dans un ruisseau ; mais il serait peu sage de ma part de me mettre dans la même situation, d'aller me coucher à côté de lui, en m'imaginant que c'est le




meilleur moyen de lui témoigner ma sympathie et de l'aider. C'est, au contraire, en me tenant sur un plan plus élevé, que je peux lui tendre une main secourable. Dès que je m'abaisse à son niveau, je perds le pouvoir de lui venir en aide.

Aussi insensé serait, pour une femme, d'épouser un ivrogne ou un libertin, sous prétexte que son amour pourra le réformer. Elle ne tarderait pas à faire l'expérience que le résultat désiré ne peut s'obtenir ainsi, et que même si elle réussissait en partie, cette amélioration aurait pu être obtenue plus facilement, plus rapidement, et à moins de frais par d'autres moyens. D'autre part, ou elle devra tenir tête à son mari, lui résister pour rester fidèle à la vie plus haute et plus noble qu'est la sienne, et elle dépensera ainsi un temps et des forces qui pourraient être beaucoup plus utilement employés à aider et à secourir d'autres de ses semblables, ou bien elle s'abaissera à son niveau, et alors elle ne l'aidera pas ; elle le tirera au contraire plus bas encore et, dans tous les cas, elle perdra son influence sur lui. Et il serait d'autant plus insensé de sa part de faire de tels efforts, si cet homme ne manifeste aucun désir réel de changer, et ne fait rien pour y parvenir. La plupart du temps, il est nécessaire de le laisser se vautrer dans sa fange, jusqu'à ce que, comme on dit vulgairement, il en ait



tout son saoul. Alors, il éprouvera le désir d'en sortir, et il deviendra sensible à une bonne influence. Entre temps, sa femme, au lieu de se plonger dans la boue avec lui, au lieu de soumettre sa vie à sa mauvaise influence, se maintiendra sur un terrain plus élevé d'où elle pourra lui tendre une main secourable quand le moment sera venu ; elle lui donnera l'exemple d'une vie supérieure, et pourra alors l'attirer à son niveau par son influence. Et, dans cette façon d'agir, il n'y aura ni amertume, ni condamnation, ni abandon, mais la sympathie et l'amour les plus élevés. Ce n'est que de cette manière qu'on peut manifester un degré de vie supérieure et aider efficacement les autres, car ce n'est qu'en restant en haut qu'on peut élever les autres jusqu'à soi.

Dans ce domaine du service, comme dans tous les autres, le suprême régulateur de la vie humaine et de la conduite, le bon sens, doit intervenir. Il y a des natures pour lesquelles plus l'on fait, plus il faut faire, qui, en d'autres termes, deviennent dépendantes et perdent le sentiment de leur responsabilité. Le plus grand service à leur rendre est de leur apprendre judicieusement, et aussi indirectement que possible, à compter davantage sur elles-mêmes. Il y a d'autres natures, qui, plus on les aide, plus elles deviennent exigeantes, plus elles réclament ce qu'elles estiment



être leur droit ; en d'autres termes, elles sont les parasites et les vautours de la race humaine. Dans ce cas, le meilleur service à leur rendre est de leur refuser une aide ou un service sous la forme ordinaire, ou sous celle à laquelle ils s'attendent, et de leur apprendre, en exigeant d'elles un effort ou un service, la loi des compensations, qui, sous une forme ou sous une autre, est absolue. En fait, la meilleure manière de rendre service à quelqu'un est, en général, de lui apprendre à connaître les lois de son être, de lui révéler les ressources qu'il porte en lui, de lui faire toucher du doigt son pouvoir, et de le mettre ainsi en mesure de s'aider lui-même.

Il arrive parfois que, faute de posséder cette vision à longue portée qui permet d'embrasser les choses dans leur ensemble et dans leur plénitude, des personnes de bonne volonté, toujours prêtes à se dépenser au service du prochain, gaspillent dans ce qu'elles croient être le plus utile à l'humanité, un temps et une énergie qu'elles emploieraient mieux à leur propre développement. En effet, ce développement augmenterait leur bonheur et celui des autres, et augmenterait aussi leur influence. Dans ce cas-là, le dévouement le plus complet réside dans un égoïsme, qui n'a de l'égoïsme que l'apparence.

Le moi ne doit jamais être perdu de vue. Ceci



est le facteur le plus important dans une vie au service des autres. « Être » précède toujours et nécessairement « faire » ; « avoir » précède toujours et nécessairement « donner ». Pour faire, il faut être ; pour donner, il faut avoir. Mais une loi veut que plus on fait, plus on est ; plus on donne, plus on a. Garder pour soi, amoindrit et diminue. Amasser, appauvrit ; donner, enrichit. En réalité, plus nous sommes, plus nous pouvons faire ; plus nous avons, plus nous pouvons donner.

La vie la plus utile, la plus puissante, la plus féconde, est celle qui est fondée sur cette grande loi immuable de l'amour et du service, et qui se concentre d'abord en elle-même, pour se répandre ensuite sur les autres ; en d'autres termes, qui développe son être intérieur afin de l'enrichir, de telle sorte qu'il puisse être d'un plus grand service à l'humanité.



QUATRIÈME PARTIE

L'éveil.

Si la religion révélée à ton être
Est si noble, si vraie, si digne de ton Maître
Qu'elle dépasse l'homme et l'ange en sa grandeur,
Alors, vis ta croyance : aime Dieu, sois le frère
Des hommes qui sont tous les enfants de ton Père,
Et soutenu par Lui, fais-toi leur serviteur.


DE tous les problèmes qui se posent à la génération actuelle, les problèmes sociaux sont incontestablement les plus importants et les plus difficiles à résoudre ; plus que tous les autres, ils réclament l'attention de l'humanité. La lutte des classes est entrée dans une phase aigüe, et réclame impérieusement une solution. Graduellement, à mesure que les années se sont écoulées, la séparation des classes s'est accentuée, mais jamais elle n'a été plus marquée qu'aujourd'hui. Chacune d'elles regarde l'au-



tre comme son ennemie ; elles semblent n'avoir pas d'intérêt commun, et croient que ce qui se fait dans l'intérêt de l'une est nécessairement au détriment de l'autre. La grande masse du peuple, la classe ouvrière délaisse les temples ; elle ne s'y sent pas chez elle, et elle en arrive à considérer l'Eglise elle-même comme une ennemie. Il doit y avoir une raison à cet état de choses, car il n'y a pas d'effet sans cause. Il est temps de se préoccuper de ces faits et de les aborder *carrément*. Une solution s'impose impérieusement, et plus vite elle sera trouvée, mieux cela vaudra, car si on laisse les choses continuer ainsi et s'aggraver, des innocents devront payer les fautes de leurs prédécesseurs.

Si le grand principe de l'amour du prochain, du service des autres, était le principe fondamental de toutes les vies, combien les choses seraient simplifiées, et comme toutes les questions importantes seraient vite réglées ! En réalité, elles se résoudraient d'elles-mêmes. Ce sont les égoïstes, ceux qui ne savent pas voir plus loin que leurs intérêts particuliers, qui sont le plus responsables de l'état de choses actuel. Si cette cause principale était supprimée, on en constaterait bien vite les heureux résultats.

Durant de nombreuses années, l'économie politique a enseigné que le patron achète le travail de ses



ouvriers, comme il achète les matières premières nécessaires à son industrie, et que, pourvu qu'il leur paye régulièrement leur salaire, il n'est pas tenu de se préoccuper de leur bien-être. En fait, le temps n'est pas bien éloigné où les employés étaient parqués en troupeaux comme des animaux, et traités comme des bêtes de somme. Mais, Dieu soit loué, des jours meilleurs ont lui. Le patron commence à comprendre que la morale pratique, c'est-à-dire le vrai christianisme, et les affaires ne doivent pas être séparés, que l'homme qu'il emploie, au lieu d'être une bête de somme, une machine dont il loue les services, est après tout son semblable et son frère, et réclame d'être traité comme tel, et que lorsque lui, patron, refuse de reconnaître cette vérité, un Dieu juste l'arrête, afin qu'il subisse le châtement qu'entraîne toute violation de la loi.


Il commence à comprendre que tout ce qu'il fera pour le bien de son employé, pour développer sa vie physique, mentale et morale, pour lui procurer un foyer agréable et une vie de famille heureuse, que toutes les influences qui tendront à l'élever et à le rendre plus heureux seront, en réalité, un gain pour lui, même au point de vue financier, parce que la puissance de travail des ouvriers en sera augmentée. C'est un fait d'ailleurs reconnu aujourd'hui, que le



patron qui s'intéresse au sort de ses ouvriers — toutes les autres choses étant égales, — est celui qui réussit le mieux. Les vieilles idées erronées cèdent la place aux idées plus exactes et plus modernes de justice et de fraternité, et l'essence divine du travailleur, aussi bien que sa puissance, sont de plus en plus reconnues.

L'histoire des temps les plus reculés de l'humanité parle d'un homme qui, ayant violé une grande loi en tuant son frère, demanda : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Il savait qu'il l'était, mais il n'en posa pas moins cette question pour chercher, si possible, à éviter la responsabilité qui lui incombait. Beaucoup de patrons, dans leur égoïsme et leur amour du gain, ont de la même manière, posé la même question. Ils croyaient pouvoir ainsi échapper aux lois immuables et éternelles d'un Dieu juste, mais ils se sont trompés eux-mêmes. Ceci, plus que toute autre chose, a contribué à produire l'état actuel des affaires dans le monde industriel et social.

Quand le patron reconnaîtra qu'il ne peut acheter les services de ses ouvriers comme il achète une marchandise quelconque, que l'ouvrier est son semblable et son frère, qu'il en est par conséquent le gardien, et qu'il doit le traiter avec égards, le protéger, veiller sur son bien-être, que cela est non seule-



ment son devoir, mais son propre intérêt bien compris, comme l'intérêt de la société tout entière, et quand, de son côté, l'ouvrier appréciera pleinement les efforts faits en vue de son bonheur, qu'il saura faire un bon usage des privilèges qui lui sont accordés, et qu'il prendra, à son tour, un intérêt réel et sérieux à tout ce qui touche la propriété de son patron, alors, et alors seulement, nous aurons la solution de la question sociale.

C'est moins une question de législation qu'une question d'éducation et de justice, une manière d'agir envers *l'individu*, et par conséquent un moyen préventif et une guérison, et non simplement des suppressions ou des réglementations qui n'aboutissent jamais à un résultat durable, car en ce qui touche le bien ou le mal, aucune question n'est définitivement réglée si elle n'est réglée avec justice et équité.


L'action de l'individu sur l'individu est nécessairement à la base de tout vrai progrès social, car *le bien des masses dépend du bien de chacun, et le bien de chacun assure le bien de tous*. Occupez-vous donc de l'individu, et la masse prendra soin d'elle-même. Que chacun travaille en harmonie avec son prochain, et l'harmonie pénétrera toute la masse. La vieille théorie de la compétition, qui veut que la rivalité entre les hommes soit la condition du progrès,



est aussi fausse qu'elle est barbare et dangereuse. A l'heure actuelle, on commence à se rendre compte *que ce n'est pas dans la compétition, mais dans la coopération, la réciprocité, que se trouve la vraie puissance*, qu'un homme ne doit pas chercher à s'élever en abaissant son semblable, mais qu'au contraire, tous les hommes doivent s'élever ensemble, en s'aidant mutuellement, en combinant et en associant leurs efforts pour le bien de tous, au lieu de gaspiller leurs forces à se combattre les uns les autres.

Et même, en admettant qu'un certain nombre d'hommes réussissent à s'élever pendant que les autres resteraient dans une condition inférieure, ils n'en seraient pas beaucoup plus avancés, en ce qui concerne leur paix et leur bien-être, car ils ne seront jamais ce qu'ils auraient été si tous s'étaient élevés ensemble.

Chaque homme n'est qu'une partie, un membre du grand corps social, et aucun membre isolé du corps ne peut être parfaitement à son aise quand tous les autres ne le sont pas. Aucune fraction de la communauté ou de la nation ne peut subsister seule ; toutes les parties du corps social sont dépendantes les unes des autres. Ceci est la grande leçon que nous donne l'histoire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'homme sage est celui qui tire des ensei-



gnements de ces grandes expériences, et qui sait les mettre à profit.


Non, tant que ce principe d'unité ne sera pas, comme le principe de fraternité, pleinement reconnu par tous les hommes, tant que chacun n'aura pas compris que son propre intérêt est l'intérêt de tous, que son bien-être est le bien-être de tous, que chaque homme n'est qu'une partie du grand tout, que tous les hommes se tiennent, qu'ils ne doivent pas se séparer les uns des autres, mais se sentir les coudes dans leur marche en avant, nous ne pouvons pas espérer une vraie solution des grands problèmes sociaux qui s'imposent à nous, ni même une amélioration durable de la vie sociale et de la prospérité nationale.

C'est encore ce même principe qui nous fournit la seule vraie solution de la question de la bienfaisance. Le monde commence à s'en rendre compte, comme le prouvent les œuvres splendides de la « charité organisée » dans les grandes villes des Etats-Unis, ainsi que le système d'Elberfeld, en Allemagne. D'innombrables méthodes ont été essayées dans le passé ; la plupart d'entre elles n'ont fait qu'accroître la misère de ceux qu'elles prétendaient aider. Ce n'est que depuis une époque relativement récente qu'on a traité cette question, importante entre toutes, d'une manière

scientifique, chrétienne, et avec bon sens. Et on a trouvé que rien ne peut remplacer l'influence personnelle et bienfaisante de ceux dont la vie est basée sur le principe d'amour au service des autres.

La question de la charité a passé par trois phases distinctes depuis les premiers âges de l'histoire. Au début, elle se présentait ainsi : « Chacun pour soi, et que le diable emporte le dernier. » Depuis l'époque du Christ jusqu'à ces dernières années, le mot d'ordre a été : « Aide les autres. » Maintenant il est : « *Aide les autres à s'aider eux-mêmes.* » L'élégante femme du monde qui jette une pièce de monnaie au pauvre qui lui demande l'aumône, *ne fait pas* un véritable acte de charité ; le plus souvent, à celui à qui elle donne ainsi, et à la société en général, elle fait beaucoup plus de mal que de bien. C'est une manière bien trop facile et trop commode pour elle d'acheter le repos de sa conscience et de satisfaire sa sensibilité ou son sentiment du devoir. Ne permettez jamais que le mot « charité » qui renferme les éléments du service désintéressé, de l'aide vraiment utile, de la bonté et de l'amour, soit avili par cette expression « faire la charité » au point de devenir le synonyme de « faire l'aumône, » ce qui signifie jeter dédaigneusement et par ostentation une pièce de monnaie à un pauvre.

Reconnaissant cette profonde vérité que la meil-



leure et la seule manière d'aider autrui est de l'aider à s'aider lui-même, et que les classes pauvres ont moins besoin d'aumône que d'amis, les Sociétés de bienfaisance, qui se recrutent parmi les meilleures familles du pays, ont des escouades d'amis visitants. Quand un cas est signalé à la société, un de ses membres va chez la personne ou chez la famille, en qualité d'*ami*, pour découvrir les circonstances qui ont amené l'état actuel de cette personne ou de cette famille, et si cela est reconnu nécessaire, on pourvoit à leurs besoins pressants et on cherche à leur procurer du travail. De toutes façons, on essaye de rendre à ces personnes la vraie dignité et l'espoir, car rien ne fait plus vite perdre le respect de soi-même que l'obligation de demander l'aumône.

C'est ainsi que, bien souvent, une vie nouvelle a commencé, et que la lumière et l'espoir ont pris la place des ténèbres et du désespoir. De plus, nos visiteurs ne se bornent pas à faire une seule visite à celui dont ils essayent d'améliorer la situation ; ils deviennent pour lui un *vrai ami* et viennent le voir régulièrement. De cette façon, si celui qui demande de l'aide est un imposteur, comme c'est assez fréquemment le cas, des mesures sont immédiatement prises pour l'empêcher de continuer sa triste industrie. Ces sociétés font ainsi une œuvre utile, qui le




deviendra toujours plus, à mesure qu'elles seront mieux organisées.

C'est dans le même esprit qu'ont été créées nos colonies charitables, formées de jeunes gens et de jeunes filles issus des meilleures familles, et de gradués de nos collèges et de nos universités, qui vont s'établir dans les quartiers pauvres des grandes villes, pour essayer, par leur influence personnelle et leur contact, d'y élever le niveau de la vie. En fréquentant constamment les pauvres et les déshérités, ils se rendent compte de leurs besoins, et deviennent capables de les aider d'une manière efficace. Les classes se rapprochent et se pénètrent, et c'en est fini du sentimentalisme qui peut faire, et qui ■ fait tant de tort à la vraie charité. Une aide réelle et efficace est ainsi fournie à tous ceux qui en ont besoin.

Celui dont la vie est basée sur ce principe, ne se dévouera pas pour une telle œuvre par « snobisme » ou par ostentation, mais parce que cette œuvre est vraie, juste, et d'accord avec l'esprit du Christ. Les gens réellement grands et nobles, ne craignent pas de se mêler à ceux qui sont pauvres ou moins fortunés qu'eux.

On a dit très justement que « la meilleure chose qu'un homme puisse faire pour Dieu, c'est d'être bon pour ses autres enfants. » Nous sommes tous enfants



du même Père, par conséquent tous frères et sœurs. L'homme est de même essence que Dieu ; la nature divine est en lui. C'est pourquoi l'humanité peut et doit se rapprocher toujours plus de la sainteté. Beaucoup de gens font profession de servir Dieu ; dans ce but, ils lui construisent de beaux édifices avec de riches et précieux ornements ; la plus grande partie de leur temps se passe à chanter des cantiques et à célébrer les louanges de Dieu, comme s'il avait besoin *pour lui-même* de tout cela. Ils oublient qu'il est bien trop élevé pour que de tels témoignages de notre amour lui soient nécessaires, et qu'il ne peut les accepter avec joie quand un grand nombre de ses enfants meurent de faim parce qu'ils n'ont ni le pain matériel, ni le pain de vie.

Pouvez-vous concevoir un Dieu, digne de l'amour et de l'adoration de ses enfants — et je parle ici avec un profond respect — qui, dans de telles conditions pourrait trouver une satisfaction dans ces actes extérieurs ? Je confesse que je n'en suis pas capable. Je ne puis concevoir une autre manière de servir Dieu que de lui consacrer ma vie en la donnant à mon prochain. Et c'est certainement le seul service qu'il ambitionne et qu'il puisse accepter. « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère

qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? »

Mais, me direz-vous, au-dessus de l'amour pour nos semblables, il y a l'amour pour Dieu, la religion, le christianisme. Mais le christianisme est-il autre chose — au moins si nous acceptons les enseignements du Maître tels qu'il les a donnés — que l'amour pour Dieu et pour le prochain ? Car, permettez-moi de vous le demander, qu'est-ce que le chrétien, le vrai, celui qui ne l'est pas que de nom ? Un disciple du Christ, qui fait ce qu'il a fait, qui vit de la même vie que lui. Et qu'est-ce que le Christ ? Celui qui guérissait les malades, relevait les cœurs abattus, soutenait et encourageait les faibles, et aidait les pauvres et les nécessiteux, celui qui condamnait les orgueilleux, les égoïstes, et enseignait au peuple à vivre d'une vie noble, sincère, élevée, divine, celui qui disait que le plus grand parmi les hommes serait leur serviteur, et que ses disciples seraient ceux qui vivraient comme il vivait lui-même. Il a consacré toute sa vie et tout son temps au service de l'humanité. Il allait de lieu en lieu en faisant le bien.

Désirez-vous être de ses disciples et porter le nom si beau de « chrétien ? » Alors, asseyez-vous à ses pieds, apprenez de lui, aimez-le, faites ce qu'il a fait, ce qu'il a enseigné, vivez comme il vivait, et vous

serez un chrétien ; sans cela, vous ne le serez jamais. Le vrai christianisme ne peut se manifester autrement.

Peu importe comment vous vous intitulez, car beaucoup se sont intitulés chrétiens, auxquels Christ dira un jour : « Je ne vous connais pas ; éloignez-vous de moi, maudits ! » Peu importe votre credo, les rites et les cérémonies que vous observez, tout ceci n'est que mesquinerie et dérision si vous n'êtes pas un chrétien, et être un chrétien, nous venons de le voir, c'est être un disciple du Christ, faire ce qu'il a fait, vivre comme il a vécu. Vivez donc de la vie du Christ. Vivez de manière à être un avec Dieu, et demeurez continuellement dans cette communion bénie. Le malheur est que trop souvent on a confondu la simple personne du Christ, le Jésus purement physique, avec sa vie, ses enseignements, son esprit.

Ici et là, rarement, nous voyons surgir une âme d'élite douée d'une inspiration, d'un pouvoir qui nous semblent surnaturels ; et si nous allons au fond des choses, nous trouvons que c'est une âme qui vit de la vie du Christ, une âme qui ne s'est pas contentée de le regarder de loin, de l'admirer et de dire : « Oui, je crois, je crois », et d'en rester là. En d'autres termes, c'est une âme qui est entrée dans le royaume des cieux. Elle a découvert que le ciel n'est pas un lieu,

mais un état, et elle vibre d'une joie constante et inaltérable.

Vous vous souvenez que le Maître a dit : « Ne cherchez pas le royaume de Dieu dans les tabernacles ou dans les temples élevés par la main des hommes. Ne savez-vous pas que le royaume de Dieu est en vous ? » Il a enseigné où et comment nous pouvons le trouver. Il nous a aussi enseigné comment trouver *toutes les autres choses* quand il a dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. » Vous étonnerez-vous, maintenant, de sa puissance, de son inspiration, de sa plénitude ? Le malheur est que beaucoup agissent comme s'ils ne croyaient pas à la parole du Maître ; ils ne le prennent pas au mot. Ils disent une chose, ils en font une autre. Leurs actes démentent leurs paroles. Au lieu de prendre le Christ au mot, et de vivre comme s'ils avaient foi en lui, ils préfèrent suivre un tas de vieilles théories, de traditions, de formes, de cérémonies instituées par les hommes, et semblent satisfaits du résultat. Non, *être un chrétien, c'est vivre de la vie du Christ*, la vie de celui qui allait de lieu en lieu en faisant le bien, la vie de celui qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

Ce puissant principe d'amour et de consécration au

service du prochain, est le plus grand auquel nous puissions conformer notre vie, et une des portes par lesquelles tous peuvent entrer dans le royaume des cieux.


Ici encore, nous avons les propres paroles du Maître. Dans la seule description qu'il a faite du jugement dernier, après avoir parlé du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, dans sa gloire et avec tous les saints anges, s'asseyant sur son trône, avec tous les peuples rassemblés devant lui, et partageant la multitude en deux groupes, les justes à sa droite et les autres à sa gauche, il dit : « Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus auprès de moi. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, et que nous t'avons donné à manger ; ou avoir soif, et que nous t'avons donné à boire ? Et quand est-ce que nous t'avons vu étranger, et que nous t'avons recueilli, ou nu, et que nous t'avons vêtu ? Ou quand est-ce que nous t'avons vu malade ou en pri-

son, et que nous sommes venus auprès de toi? Et le roi leur répondra : *En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même.*

« Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli, nu, et vous ne m'avez pas vêtu, malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Alors ceux-ci lui répondront à leur tour : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, ou soif, être étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne t'avons pas assisté? Et il leur répondra : *En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, vous ne me l'avez pas fait à moi non plus.* »

Après avoir dépensé la plus grande partie de sa vie, dans plusieurs contrées lointaines, en de stériles efforts pour retrouver le Saint-Graal ¹ pensant que c'était là le

¹ Suivant la mythologie des Romantiques, le Saint-Graal était la coupe dont Jésus s'était servi au dernier repas pris avec ses disciples. Cette coupe fut apportée en Angleterre par Joseph d'Arimathée, et y resta pendant de longues années, objet d'adoration et de pèlerinages, sous la garde de ses descendants di-



meilleur moyen d'être agréable à Dieu, Sir Launfal revint dans sa patrie. C'est maintenant un vieillard voûté, aux cheveux blancs. Il trouve son château occupé par d'autres; il n'est plus qu'un étranger, un proscrit. Ses habits sont en lambeaux, et au lieu de la splendide monture harnachée d'or sur laquelle il était parti, plein d'espoir et d'ambition, il n'a plus qu'un bâton sur lequel il s'appuie en marchant. Tandis qu'assis sur le bord de la route, il médite tristement, il voit passer le même pauvre lépreux qu'il avait rencontré le matin de son départ, celui auquel, dans sa hâte de courir au service du Maître, il avait jeté dédaigneusement une obole. Mais les temps sont changés, il est devenu meilleur. De nouveau, le pauvre lui dit :

« Donnez au malheureux pour l'amour de Jésus. »

.

Les chameaux se hâtaient vers la source apaisante,
Mais Launfal ne voyait que l'image troublante
Du lépreux à ses pieds, dans le sable accroupi,
Plus décharné qu'un os que la pluie a blanchi,

rects. Ceux-ci avaient contracté l'obligation d'être toujours chastes en pensées, en paroles, et en actions, mais l'un d'eux ayant enfreint son serment, le Saint-Graal disparut. Dès lors, ce fut une des entreprises favorites des chevaliers de la cour du roi Arthur que d'aller à sa recherche.

Si livide et si seul ! Comme une ignominie
A gravé sur son front l'horrible maladie.

Et Launfal lui parle : « Dans ta douleur, je vois
L'image de Celui qui mourut sur la croix.
Tu ceignis comme Lui ta couronne d'épines ;
Rien ne fut épargné des souffrances divines
A ton corps douloureux : l'opprobre et le dédain
Du monde, sont ta part. C'est le Fils de Marie
Qui m'enseigne ; j'apprends de Lui sa loi bénie.
C'est Lui qui t'a donné l'aumône par ma main. »

Mais soudain, dans les yeux du lépreux s'est levée
Son âme toute droite, et regardant Launfal.
Alors, il se souvient de l'aumône jetée
Avec dédain, lorsque sa taille redressée
Dans sa jeune vigueur, il avait du Graal
Poursuivi la recherche. oublieux, sans comprendre
Que son cœur vain n'était encor que poudre et cendre.
Et voici qu'il avait de l'unique morceau
De pain noir fait deux parts : puis au bord du ruisseau
Ayant brisé la glace, il avait puisé l'eau,
Et par lui, le lépreux put manger et put boire,
La coupe était de bois, et la coupe était noire...
...Cependant, il avait pour apaiser sa faim,
Du pain de pur froment ; c'est un généreux vin
Que contenait encor la coupe présentée
Pour étancher la soif de son âme altérée.

Et tandis que Launfal, le front baissé songeait,
Une lumière intense envahit tout l'espace.
Le lépreux n'était plus courbé, mais se dressait
Soudain glorifié par la suprême grâce

De sa noble stature, et comme une splendeur
 Était en lui, plus droit qu'un pilier de portique.
 Le temple merveilleux, le temple magnifique,
 C'était lui : l'homme était le temple du Seigneur.

Alors, plus douce et plus calme que le silence,
 La voix parla, disant : « Je suis là, ne crains rien !
 Tu consacras ta vie à la seule science
 Du Saint-Graal, il fut pour toi l'unique bien ;
 Tu l'as cherché bien loin, dans l'effort, dans la peine,
 Et longtemps. Cependant, ta recherche fut vaine,
 Et ton désir ardent ne fut pas satisfait.
 Regarde maintenant ! Le rêve de ta vie,
 Le Saint-Graal est ici. C'est la coupe remplie
 Au ruisseau, pour calmer la soif qui me brûlait.
 Le pain que tu rompis, c'est ma chair immolée ;
 L'eau puisée est mon sang. Dans sa sainte douceur,
 Voici, divin repas, la Cène préparée
 Non des dons de ta main, mais de ce que ton cœur
 Partageant ta disette a donné de toi-même.

En vérité, celui qui, pour calmer la faim
 De son frère, oublieux du rêve de son être,
 A partagé le peu qu'il avait, de son pain,
 A nourri son prochain lui-même, et moi son Maître ! »

Mais, me direz-vous, n'est-il pas à craindre que
 l'application de ce principe d'amour au service du
 prochain ne tourne en sentimentalisme, ou, ce qui
 serait pire, n'amointrisse chez ceux que nous aidons,
 le sentiment de leur indépendance, auquel cas notre

intervention leur serait plus pernicieuse qu'utile? Je répondrai ceci : « Si l'amour qui vous fait agir est un amour égoïste ou un simple sentimentalisme, ou s'il est inspiré par un désir d'ostentation, dénué de bon sens, oui, certainement. Mais si vous êtes poussé par un amour sincère, désintéressé et fort, non, certainement non. » Car si mon amour pour mon prochain est le vrai amour, je ne pourrai jamais faire quelque chose qui soit à son détriment, rien qui ne doive finalement concourir à son bien-être et à son bonheur. S'il venait, par exemple, me demander une faveur particulière, et que je voie clairement qu'en la lui accordant, je lui ferais plus de mal que de bien, mon amour pour lui m'obligerait à la lui refuser. Un amour vrai, pur, désintéressé pour l'un de nos semblables, ne nous suggérera jamais, et nous permettra bien moins encore, de faire quoi que ce soit qui lui soit préjudiciable. C'est pourquoi, adhérer à ce grand principe n'est pas adhérer à un vague sentimentalisme, mais au contraire, comme nous le verrons bientôt, *à ce qui est le plus pratique de tout.*

Et je dirai ici à quel signe on peut reconnaître le vrai amour se traduisant par le service, pour le distinguer de sa contrefaçon qui n'agit que par ostentation et par vaine gloire. La marque du vrai amour, c'est qu'il fait le bien sans en parler ; il laisse ce soin

aux autres. Mieux que cela, il ne désire même pas qu'on sache ce qu'il fait, et plus il est sincère, plus grand est son désir de rester inconnu, sauf de Dieu et de lui-même. En d'autres termes, l'homme vraiment charitable n'est pas possédé du désir de la notoriété et de la vaine gloire ; il ne fatigue jamais, ni lui, ni les autres, par le long récit de ses bonnes actions. Il vit simplement sa vie naturelle, l'esprit et le cœur toujours ouverts, faisant chaque jour ce qui se présente à lui, et y trouvant son bonheur et sa joie. Et il attire ainsi à lui, sans le vouloir mais inévitablement, l'amour et la louange la plus précieuse, la plus rare, la plus divine que je connaisse, celle que j'ai entendue tout dernièrement prononcer au sujet de quelqu'un qui vit tout simplement de sa propre vie, sans efforts apparents, la louange contenue dans ces simples paroles :

« On ne saura jamais tout le bien qu'il fait ! »



CINQUIÈME PARTIE

L'épanouissement.

Prisonnière en sa coque humide,
Laide, grise, sans mouvement.
C'est une infime chrysalide.
Les jours passent : Dieu fait son œuvre lentement.
O gestation mystérieuse !
Et voici, c'est une aile ouverte et radieuse
Qui monte comme un hymne au ciel éblouissant.

Ignorant, faible et misérable,
Et dans la fange trébuchant,
O pauvre homme triste et coupable !
Les ans passent : Dieu fait son œuvre lentement.
O mystérieuse science !
L'âme est créée à la divine ressemblance
Pour briller éternellement.

L ■ Maître suprême nous a enseigné que le premier et le plus important devoir de l'homme se résume en deux préceptes, à la fois simples et grands : l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain. Nous avons déjà étudié

le second en détail. Nous avons trouvé qu'il ne consiste pas en une abstraction vague et sentimentale, mais qu'il est une force vitale, vivante, se manifestant par une vie, une action, un service. Etudions un moment le premier précepte, l'amour pour Dieu, dont nous avons du reste déjà eu l'occasion de parler, quand nous avons étudié l'amour pour le prochain. Voyons toutefois ce qu'il révèle lorsqu'il est vrai et réel.

La première question qui se pose tout naturellement est celle-ci : « Qu'est-ce que Dieu ? » Je crois qu'aucune définition plus vraie, plus sublime, n'a jamais été donnée dans l'histoire du monde, que celle fournie par le Maître lui-même, alors qu'arrivé au bord du puits de Jacob, il disait à la femme samaritaine : « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Dieu est esprit, l'Esprit infini, la Vie infinie, qui est derrière toutes ces manifestations physiques que nous constatons dans le monde qui nous entoure, et dont toutes, y compris nous-mêmes, sont le corps ou la forme extérieure, le seul Esprit infini qui remplit tout l'univers, en sorte que tout est lui, puisqu'il est tout. Tout est lui, parce que tout ce qui existe est une partie de lui-même, et qu'il ne peut rien y avoir en dehors de lui. Chacun de nous est une partie de ce Dieu éternel qui n'est pas loin




de nous, car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. *Il est la vie de notre vie*, il est notre vie elle-même. La vie de Dieu est en nous, nous sommes dans la vie de Dieu ; mais cette vie nous dépasse tellement qu'elle renferme tout ce qui existe — chaque personne, chaque animal, chaque brin d'herbe, chaque fleur, chaque parcelle de terre, chaque parcelle de toutes choses, animées ou inanimées. Ainsi Dieu est *Tout*, et s'il est tout, chaque individualité — vous et moi — doit être une partie vivante de ce tout, puisque rien ne peut être séparé de lui ; et si chaque homme est une partie de Dieu, il doit être de même essence et posséder les mêmes caractéristiques que lui, de même qu'un verre d'eau, pris dans l'océan, a la même nature, les mêmes qualités, les mêmes caractéristiques que l'océan dont il provient. Dieu est donc l'Esprit infini dont chacun de nous est une partie, sous la forme d'un esprit individualisé. Dieu est Esprit, il crée, il se manifeste, il gouverne suivant de grandes lois, et au moyen de forces spirituelles qui nous enserrent de toutes parts, qui s'étendent à tout l'univers et qui unissent tout ; car tout l'univers est soumis à ses lois. Et, ô merveille ! ces mêmes grandes lois, ces mêmes forces spirituelles opèrent en nous ; elles sont les lois de notre être, car elles gouvernent tous les actes de chaque vie individuelle.



De plus en plus, l'homme prend conscience de ce fait sublime et transcendant qu'il est un avec Dieu, qu'il est une partie de ce Dieu infini, de cet esprit infini qui est la vie de tout, qu'il n'est pas seulement un être physique et matériel — car l'être physique n'est que l'instrument matériel que le vrai être, l'être spirituel emploie pour se manifester au dehors, — *mais qu'il est esprit*, un esprit qui vit dans ce corps physique et matériel pour pouvoir rester en contact avec le monde matériel extérieur dans lequel il vit sur cette terre, mais néanmoins esprit dès maintenant autant qu'il le sera jamais, excepté naturellement le développement qui se fera en lui à mesure qu'il reconnaîtra sa vraie nature et qu'il s'élèvera graduellement, pas à pas, à une révélation toujours plus claire de sa nature réelle, de la divinité de son être. Comme je l'entendais dire dernièrement à l'un des plus grands penseurs et écrivains de notre époque : « Les hommes disent qu'ils ont une âme. Je n'ai point d'âme. Je suis une âme, j'ai un corps. » Nous savons que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Dieu est Esprit. Qu'est donc l'homme, si cette déclaration est vraie ?

Une des grandes erreurs du passé, c'est d'avoir considéré le corps, c'est-à-dire l'enveloppe extérieure, la maison que nous habitons pendant que nous sommes dans cette forme de vie qu'on nomme terrestre,



ce corps qui vient de la terre, et qui dans un avenir plus ou moins proche y retournera, d'avoir, dis-je, considéré ce corps comme notre être réel, notre vraie personnalité. Nous avons perdu de vue, ou nous n'avons pas su reconnaître notre vraie identité. Il en est résulté que nous avons pris la vie par le mauvais bout, par son côté extérieur, tandis que *toute vraie vie vient du dedans*.

Nos vies ne sont plus en harmonie consciente avec les lois les plus hautes de notre être, et en conséquence nous allons contre le grand courant de l'Ordre divin des choses. Quoi d'étonnant alors que nous ayons des luttes, des souffrances, des pressentiments, que nous vivions dans l'inharmonie, que nous fassions des chutes, que nous trouvions «étranges, incompréhensibles, les dispensations de la providence» que nous ne savons pas comprendre? Du jour où nous mettrons nos vies en harmonie avec les plus hautes lois de notre être, avec le courant de l'Ordre divin des choses, tout cela s'envolera, disparaîtra, car nous en aurons supprimé la cause, et nous découvrirons que toutes les choses s'adaptent les unes aux autres avec une parfaite, une sublime, une divine harmonie.

Mais n'est-ce pas beaucoup demander? diront peut-être quelques personnes. Pas plus que ce que le Maître nous a promis en disant : « Cherchez première-




ment le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. » Et il ne nous a pas laissés en suspens au sujet de ce qu'il désignait exactement par royaume des cieux, car il a ajouté : « Ne dites pas, il est ici, ou il est là, car le royaume des cieux est en vous. » *En vous* ; le royaume spirituel intérieur, le royaume de l'être divin en nous, qui est le royaume de Dieu, le royaume de l'harmonie, de l'harmonie avec les lois les plus hautes de notre être.

En parlant ainsi, le Maître n'a pas employé une simple figure de rhétorique. Incarnation de la puissance et de l'intuition spirituelles, il connaissait les grandes lois spirituelles et les forces qui sont à l'œuvre dans nos vies et dans tout l'univers ; il savait que *l'homme est un être spirituel, né pour exercer la domination*, et que, lorsqu'il reconnaît sa vraie nature et la met en complète harmonie avec les lois et les forces qui le gouvernent, il peut utiliser ces lois et ces forces de manière à ce qu'elles lui procurent tout ce qu'il désire — et ceci est le fait scientifique le plus étonnant de l'univers. Quand il a ainsi trouvé le royaume de Dieu et y est entré, alors il fait l'expérience de la vérité de la parole du Maître : « Ne vous mettez donc pas en souci pour le lendemain, car le lendemain aura soin de ce qui le concerne. »

Oui, nous avons mal compris la vie, nous l'avons prise par le mauvais bout. Nous avons donné tout notre temps et toute notre attention au côté physique, matériel, au côté extérieur de la vie et à ses différentes manifestations, et nous avons négligé, méconnu la vie réelle. Nous appelons cela vivre et paraissions satisfaits du résultat. Rien d'étonnant à ce que tant d'âmes aient laissé échapper ce cri : « La vie vaut-elle vraiment la peine d'être vécue ? » Mais cette question ne sera jamais posée par celui qui a commencé à vivre la vraie vie, car, *lorsqu'on a trouvé le royaume des cieux, la vie cesse d'être une corvée et devient une perpétuelle allégresse*. On découvre que tout le mal, toutes les horreurs, toutes les maladies, toutes les souffrances, toutes les craintes, toutes les difficultés appartiennent au côté physique, matériel, éphémère de la vie, tandis que toute paix, toute joie, tout bonheur, toute croissance, toute vie abondante, riche, glorieuse, appartiennent à son côté spirituel, toujours grandissant, éternel, qui ne change et ne finit jamais. Au lieu d'accuser la destinée ou le sort, n'accusons que nous-mêmes de la destinée que *"nous"* nous sommes forgée, car tout ce qui nous arrive provient de causes que nous-mêmes ou ceux qui nous ont précédés ont mises en action. Rien ne se produit par hasard, car *dans tout le vaste univers, il n'existe*

absolument rien qu'on puisse appeler le hasard ou la chance. C'est nous qui nous attirons ce qui nous arrive. Si nous ne sommes pas satisfaits des résultats, nous n'avons qu'à changer les causes ; cela nous est possible, car nous avons en main tout ce qu'il faut pour cela, dès que nous nous éveillons à la conscience de notre être véritable.

Nous créons nous-mêmes notre enfer et notre ciel, et le seul ciel ou le seul enfer où nous vivrons jamais sera celui dont nous aurons été les propres artisans. L'ordre règne dans tout l'univers, mais nous en pervertissons les lois et en détruisons l'harmonie dans nos vies, et ce que nous appelons le mal est le résultat de cette violation de la loi. Et nous nous étonnons ; nous demandons pourquoi un Dieu juste et bon permet le mal ; nous parlons des étranges et mystérieuses dispensations de la Providence, quand tout est notre œuvre. Nous pouvons être nos meilleurs amis ou nos pires ennemis, et *le seul véritable ennemi que nous puissions jamais avoir, c'est nous-mêmes.* C'est un fait bien connu dans le monde scientifique que le processus de l'évolution se fait par le passage graduel de l'inférieur au supérieur, du plus grossier au plus fin, du matériel au spirituel ; en d'autres termes, du plus bas qui est matériel, au plus élevé qui est spirituel, et cette « spiritualisation de la vie » est le grand tra-



vail qui s'impose à tous. Tous nous suivons la même voie, les uns plus rapidement, les autres plus lentement. La destinée finale de chacun est la vie supérieure, la réalisation de l'être parfait ; et nous sommes conduits ou poussés vers cette réalisation : conduits, si nous reconnaissons les lois les plus hautes de notre être et nous mettons en harmonie avec elles ; poussés, à travers leur violation, par l'expérience, les souffrances parfois intenses et amères, jusqu'à ce que nous arrivions à reconnaître ces lois et à leur obéir. C'est en ceci que nous voyons les bienfaits qu'entraînent même l'erreur, la honte ou la souffrance, car si nous ne sommes pas assez sages pour obéir volontairement et de notre propre gré, elles nous amènent d'autant plus vite au développement de notre être originel, notre être supérieur.

En outre, ce qui est évolué doit avoir été premièrement involuté. Nous ne pouvons concevoir une évolution sans involution préalable ; et si ceci est vrai, nous devons conclure que tout ce qui sera développé par le processus de l'évolution, toutes les possibilités divines de développement de l'âme humaine, existent déjà maintenant en nous à l'état latent. S'il en est ainsi, il n'est plus besoin de siècles comme on le croit généralement, pour que l'évolution s'accomplisse, car nous pouvons l'accélérer dès que nous avons saisi et




commencé à mettre en pratique le vieux et sage précepte : « Connais-toi toi-même. »

Celui qui a une compréhension intelligente des lois de la vie supérieure peut hâter son développement spirituel, et faire plus de progrès en une année qu'un autre pendant toute sa vie ; il peut acquérir en un jour, et même en une heure, ce que d'autres n'acquerront qu'en plusieurs années.

C'est à cette spiritualisation plus haute de la vie que le Maître pensait probablement lorsqu'il disait : « Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'il l'est à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » Car, si un homme consacre ses jours et ses nuits à accumuler des biens matériels, quel temps lui reste-t-il pour croître, se développer intérieurement, spirituellement, pour découvrir ce merveilleux royaume, le royaume des cieux, le Christ intérieur ?

C'est aussi dans le même ordre d'idées qu'il faut chercher le sens de la tentation dans le désert. Cette tentation, vous vous en souvenez, fut exclusivement d'ordre matériel, physique. Fais ceci et cela, suis-moi et tu auras du pain en abondance, je te donnerai la gloire et de vastes royaumes matériels, tout ce qui, en réalité, détourne et éloigne de ce qui est réel, intérieur, spirituel, éternel. La domination sur tous les



royaumes du monde a été offerte au Christ, mais qu'est-ce que la domination sur le monde entier, si le ciel en est exclu ?

Le Christ triompha de tout, il assujettit le physique au spirituel, et remporta la victoire une fois pour toutes. Par cette complète et glorieuse maîtrise de lui-même, il devint le Maître suprême ; il conquit la domination sur toutes choses, même sur les choses et les conditions matérielles.

Et par cette haute spiritualisation de sa vie, la puissance de son esprit et de sa pensée devint si grande qu'elle s'exerça même sur les conditions extérieures. De là ces nombreux actes, appelés miracles par ceux qui en furent les témoins et qui ne connaissaient pas les lois supérieures qui permettent de triompher des choses inférieures et de les maîtriser. Mais cette complète maîtrise de lui-même, pendant cette période de tentation, n'était que le commencement, le premier pas qui devait le conduire de gloire en gloire, — et qui peut aussi nous conduire, vous et moi, de gloire en gloire, comme lui.


Ce fut cette compréhension divine et spirituelle de la vie qui transforma « l'homme Jésus », le frère aîné au cœur large et généreux, en « le Christ Jésus », et que son nom soit béni à jamais, car il est ainsi devenu notre Sauveur. Il est devenu notre Sauveur en nous



révélant le vrai chemin. Ce triomphe sur soi-même, obtenu par la mise en action des forces spirituelles les plus élevées est certainement ce que le Maître voulait désigner lorsqu'il disait : « J'ai vaincu le monde. » Et nous pouvons ajouter avec l'apôtre qui nous a conservé cette parole du Maître : « Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde. »

Chacun de nous peut aussi être le sauveur de son frère. Un péril soudain se dresse devant moi, je m'effraye, je tremble de peur, je reste impuissant, désarmé. Mon ami, à côté de moi, est fort et intrépide. Il fait appel à toutes les forces latentes qui sont en lui, et se jette résolument au-devant du danger. Cet exemple sublime réveille, stimule mes facultés, mes forces latentes, alors que sans lui je ne les eusse peut-être pas soupçonnées. Je suis son exemple. Je connais maintenant mon pouvoir, et je le connais pour toujours. En cela, mon ami a été mon sauveur.

Je suis faible de caractère, indécis, hésitant, je trébuche facilement, je tombe même, et je savoure continuellement le fruit amer de ma faiblesse. Mon ami est fort, il a conquis la maîtrise de lui-même. Il est conscient de sa force. Je vois son exemple, j'admire sa vie, je suis influencé par sa puissance. Mon âme aspire à l'imiter. Je fais un suprême effort, et la volonté, ce maître tout-puissant, qui bien dirigée



peut me conduire en tout et partout, naît en moi et met en activité toutes les forces latentes de mon être. Au lieu de trébucher, je me tiens ferme, au lieu de m'abandonner à ma faiblesse, je la vaincs ; je commence à goûter les joies que procure la maîtrise de soi-même, et du même coup, je deviens le maître des choses extérieures. Ici encore, mon ami a été mon sauveur.

Grâce à ce nouveau pouvoir que j'aurai acquis par l'exemple et l'influence de mon ami-sauveur, je pourrai à mon tour aider mon prochain dans la détresse. Il verra, il sentira le pouvoir de ma force. Il désirera le posséder lui aussi, et il fera un effort pour y parvenir. Ses forces intérieures seront mises en activité, ce sera pour lui une révélation, et au lieu de l'esclave qu'il était, il deviendra le maître, et je serai à mon tour, devenu son sauveur. Oh ! quel puissant et sublime sentiment de responsabilité, quelle sensation de force et de paix la connaissance de ce fait devrait nous inspirer à tous !

Dieu agit par le moyen d'agents humains. Rejetons pour toujours cette vieille conception surannée, déprimante, paralysante et diabolique, qui veut que nous soyons de pauvres vers de terre, rampants dans la poussière ! Nous pouvons l'être ou ne pas l'être ; cela dépend uniquement de nous. Du moment où nous



croirons que nous le sommes, nous le deviendrons, et nous vivrons et agirons comme tels. Tandis que, dès que nous reconnaissons notre divinité et la grandeur de notre mission, dès que nous avons compris que nous pouvons être les sauveurs de nos semblables, nous le devenons, et nous pouvons agir avec une majesté, une beauté et une puissance qui révéleront notre origine divine.

Il existe une idée généralement répandue aujourd'hui, que cette supériorité implique nécessairement un renoncement qui ressemblerait à de l'ascétisme. Mais bien au contraire, les joies les plus élevées, les plus vraies, les plus profondes que l'âme humaine puisse goûter ne deviennent son partage que lorsque les sentiments les plus élevés y sont entrés et en ont pris possession. Au lieu d'avoir à renoncer à quelque chose, elle constate qu'il existe une loi qui veut que ce qui est inférieur tombe toujours, et de lui-même, devant ce qui est supérieur. Et le moment arrive bientôt où, regardant en arrière, elle s'étonne que telle ou telle chose qu'elle appelait « plaisir » ait jamais pu la satisfaire. Car ces choses-là ne sont que du plomb comparées à l'or pur de la joie continuelle qu'elle éprouve.

De ce qui vient d'être dit, il ne faudrait pas inférer que le corps, la vie physique et matérielle doivent



être méprisés et dédaignés. Ceci, il faut bien le dire, est une des criantes erreurs du passé, une erreur qui s'est montrée prolifique de souffrances et de hontes. Il faut, au contraire, faire le plus grand cas de notre corps, l'aimer, le développer jusqu'à ce qu'il atteigne sa plus haute perfection en beauté et en force. Ce n'est pas en vain que Dieu nous a donné un corps. Celui-ci est aussi saint et aussi beau que l'esprit lui-même. Il est simplement la manifestation matérielle extérieure de l'esprit individualisé, et nous, par nos pensées, par nos émotions de chaque instant, nous le façonnons, nous déterminons sa structure, ses conditions, son apparence. Et si certaines de ces conditions ne nous satisfont pas, nous avons le pouvoir, par notre compréhension des lois de la nature et de notre être, de les changer à notre gré. Camille Flammarion, l'éminent savant français, membre de l'Académie royale des sciences, nous dit que le corps tout entier, même dans ses parties les plus compactes, peut être renouvelé en moins d'une année, tandis que pour certaines parties, une période de deux ou trois mois, et même parfois d'un mois, est suffisante.

Toutes les parties du corps, tous ses organes, toutes leurs fonctions, sont nobles et pures, et ce n'est que par la manière perversie dont l'homme considère certains organes et certaines fonctions, qu'il




les fait dévier de leur origine ; alors, le mauvais usage, l'abus, la souffrance et la honte s'installent en lui.

Il faut non pas rabaisser le corps, mais l'élever. Voilà ce qu'on ne devrait pas se lasser de répéter. Non rabaisser, mais élever. Notre corps avec toutes ses fonctions, nous a été donné pour que nous en fassions un bon usage, et dès que nous en abusons, il perd son utilité, ses pouvoirs, et ne nous procure plus aucune vraie jouissance. C'est ainsi que se forme la nombreuse classe des anormaux, qui cherche et espère trouver, dans le mauvais usage de certaines fonctions, un plaisir tout particulier ; mais ils ne réussissent jamais, car on ne viole pas impunément les lois de la nature. La jouissance qu'ils s'étaient promise leur échappe et se change en amertume, car on ne se moque ni de Dieu, ni de la loi, ni de son être divin et supérieur.

Non rabaisser, mais élever, c'est-à-dire, rabaisser seulement dans le sens d'avoir la maîtrise, ce qui revient à élever. En d'autres termes, nous devons être les maîtres de notre corps et non ses esclaves. C'est nous qui devons lui dicter nos ordres, et ne jamais lui permettre, pas même un seul instant, de nous commander.

Oh ! les milliers et les centaines de milliers



d'hommes et de femmes qui sont ballottés deçà, delà, entraînés à faire des choses que leur être supérieur réprouve, simplement parce qu'ils ont permis à leur corps de prendre la maîtrise ! Ils se sont laissés asservir, grâce à leur faiblesse, due à leur ignorance des forces prodigieuses et supérieures de l'intelligence et de l'esprit.

Tous ceux qui sont ainsi les esclaves de leur corps — et nous le sommes tous plus ou moins, car personne n'est absolument libre — devraient immédiatement tenir à leur corps à peu près ce discours :


« Mon corps, nous avons vécu ensemble pendant quelque temps. La vie n'a pas été bien satisfaisante pour tous les deux. J'en vois maintenant la cause. Je t'ai volontairement laissé gouverner. Tu ne l'as pas fait de ton plein gré, mais petit à petit, je t'ai abandonné la maîtrise, et juste dans la mesure où tu te l'es appropriée. Nous ne sommes ni l'un, ni l'autre à blâmer, car nous avons agi tous deux par ignorance. Mais, dorénavant, nous allons renverser les rôles. Tu deviendras le serviteur, et je serai le maître. A partir de ce moment, tu ne me dicteras plus d'ordres, c'est moi qui t'en donnerai.

» Moi, qui suis un avec l'Intelligence, la Sagesse et la Puissance infinies, moi qui soupire après une réalisation toujours plus complète de cette unité, je



prendrai le gouvernement, et je t'appellerai à mon aide pour la manifestation extérieure, toujours plus complète, de cette réalisation. Nous regagnerons ainsi le terrain que nous avons tous deux perdu, nous serons ainsi véritablement unis. Et nous nous aiderons l'un l'autre à parvenir à la réalisation la plus haute, la plus satisfaisante et la plus durable des plaisirs et des joies que la vie humaine puisse connaître. La main dans la main, nous marcherons ensemble vers la réalisation d'une vie plus élevée, plus noble, plus féconde. Je serai le maître souverain, et toi, le loyal compagnon, et nous atteindrons une vie d'amour et de service, qui nous procurera la joie suprême. »

Si nous tenons à notre corps cette conversation, avec sérieux, si nous pensons réellement ces choses et désirons ardemment les voir se réaliser, si toutes les forces de notre pensée tendent vers ce but, la pleine réalisation de nos désirs suivra aussi certainement que l'effet suit la cause. Notre être spirituel aura la domination dès qu'il s'affirmera fermement. La même attitude peut être prise vis-à-vis du corps malade ou souffrant, et aura les mêmes résultats. Des forces peuvent être mises en œuvre qui changeront littéralement les parties malades ou anormales, et les transformeront, avec le temps, en parties saines, nor-



males, vigoureuses et ceci dès que nous aurons compris et mis en œuvre les lois qui gouvernent ces forces puissantes ; nous reconnâtrons alors la maîtrise absolue de l'intelligence, de l'esprit sur la matière, selon la loi naturelle spirituelle.

Oui, la compréhension des réalités spirituelles de la vie éloigne de l'ascétisme, de la mutilation, aussi bien que de la licence et de l'usage perversi. Les uns comme les autres sont également contraires à la vie idéale. Toutes choses ont été créées en vue d'un but, toutes doivent être utilisées, et pour en jouir pleinement il faut les utiliser avec sagesse.

La vie physique, la vie mentale et la vie spirituelle nous sont également nécessaires ; ensemble elles forment la vie complète, idéale, et si l'une ou l'autre fait défaut, il existe une lacune chez celui à qui elle manque. La vie physique est aussi utile et importante que les deux autres. Le grand secret d'une vie vraiment harmonieuse et heureuse est de faire pénétrer la vie spirituelle dans la vie physique et dans la vie mentale : en d'autres termes, de tout spiritualiser afin de pouvoir donner le maximum de force et de puissance.


C'est l'être pleinement développé, physiquement, mentalement et spirituellement qu'il nous faut, et



non l'être éthéré, au sang pauvre ; l'être fort et puissant, aux facultés, aux sens bien développés et utilisés, mais sagement gouvernés. L'homme et la femme de cette espèce, maîtres d'eux-mêmes et capables d'exercer la domination sur tout, se mouvant comme des rois, presque comme des dieux, sont l'homme et la femme vraiment fort et puissants, et leur vie est la vie idéale. Toute autre vie manque d'équilibre, et par conséquent de stabilité.

L'agent le plus puissant pour la formation du caractère est cet éveil à la conscience de l'être véritable, à la compréhension de ce fait que l'homme est un être spirituel, doué de pouvoirs divins qui peuvent être immédiatement développés en lui. Quand on a compris cela, la vie, avec ses multiples manifestations, est merveilleusement simplifiée. Pour l'homme qui réalise pleinement qu'il est un être spirituel et qui cherche à vivre comme tel, les pouvoirs divins qu'il possède sont absolument sans limites : ils s'accroissent en proportion directe du développement de son être supérieur, divin, et de la maîtrise qu'il assume à mesure que cette spiritualisation se poursuit.

Par cet éveil et cette réalisation, l'homme est immédiatement mis en rapport avec l'univers. Il éprouve le frémissement de la vie universelle. Il sort de son domaine restreint pour se mêler au grand univers, et




les perplexités, les petites épreuves et les difficultés de la vie journalière, qui le tracassaient et l'ennuyaient, disparaissent d'elles-mêmes, en raison de leur insignifiance. Les intuitions deviennent de plus en plus vives et sûres. Il acquiert la faculté de lire la pensée des hommes, et il n'a plus rien à craindre. Il devient capable aussi de prévoir l'avenir, de sorte que le vieil adage : « L'avenir projette son ombre devant lui » se réalise. La santé prend chez lui la place de la maladie, car toute maladie, avec les souffrances qu'elle entraîne, n'est que le résultat de la violation consciente ou inconsciente de la loi. Il acquiert un pouvoir spirituel qui rayonne de tout son être, et lui permet, comme dans les anciens temps, de guérir les malades. Son corps devient moins grossier, moins lourd, il s'affine dans sa texture et dans sa forme, et il devient ainsi plus capable d'obéir rapidement aux impulsions de l'âme. La matière elle-même subit l'influence de ces forces supérieures, et bien des choses que nous nommons miraculeuses et surnaturelles, grâce à notre vision limitée, deviennent normales, naturelles, toutes simples.

Car, qu'est-ce en réalité qu'un miracle ? Rien de plus et rien de moins que ceci : un être hautement inspiré et illuminé, qui a mis sa vie en harmonie avec les lois et les forces spirituelles supérieures de



son être, et par conséquent avec celles de l'univers, offrant ainsi aux choses les plus élevées la possibilité de venir à lui, a compris et mis en œuvre une loi dépassant l'intelligence ordinaire. Il agit d'après cette loi. Les gens voient le résultat et crient : Miracle ! miracle ! quand ce résultat est aussi naturel, aussi pleinement en accord avec cette loi d'un plan supérieur que l'est le résultat ordinaire d'une loi plus connue, agissant sur un plan inférieur. Et souvenons-nous que ce qui nous semble miraculeux, surnaturel deviendra naturel et tout simple quand le processus de l'évolution sera plus avancé. En réalité, il s'opère autant de miracles dans le temps présent que dans le passé.

Et pourquoi n'aurions-nous pas aujourd'hui les mêmes pouvoirs que possédaient les hommes des anciens âges ? Le grand univers dans lequel nous vivons est exactement le même, les grandes lois qui nous gouvernent sont identiquement les mêmes, Dieu est le même, et il agit comme autrefois. La seule différence réside en nous-mêmes ; nous avons détruit l'harmonie entre notre vie et les lois supérieures de notre être, et par conséquent nous avons perdu notre puissance en ne l'utilisant pas. Ils étaient puissants autrefois les hommes qui marchaient avec Dieu, — ceci était le secret de leur force, — les hommes qui vivaient dans l'Esprit, les hommes qui possédaient et



vivaient la vie réelle, au lieu de donner tout leur temps et toute leur attention aux choses extérieures, les hommes qui vivaient dans les régions supérieures de leur être et non continuellement dans ses régions inférieures. A part quelques rares exceptions, nous avons renversé l'ordre. Nous vivons dans les vallées, souvent malsaines, quand nous pourrions monter sur les hauteurs, et vivre là, sous les rayons chauds et bienfaisants du bon soleil de Dieu, en harmonie avec les grandes lois immuables de la nature, nous élevant toujours davantage, et recevant chaque jour de nouvelles révélations.

Le Maître n'a jamais réclamé pour lui-même quelque chose qu'il n'ait réclamé pour toute l'humanité ; il a continuellement dit et répété, sous une forme ou sous une autre : « Non seulement vous ferez les œuvres que j'ai faites, mais vous en ferez même de plus grandes ; je vous ai montré le chemin, » pensant, quoique cela paraisse étrange à beaucoup, exactement ce qu'il disait.

Jusqu'à présent, le monde a à peine soupçonné la puissance vitale de la pensée et des forces intérieures sur les conditions extérieures, la suprématie de l'esprit sur les choses matérielles. Le fait que les pensées sont des forces, et que par elles *nous possédons un pouvoir créateur*, est un des faits essentiels de l'uni-




vers et le fait essentiel de l'être humain, car, grâce à ce pouvoir, nous avons la capacité de façonner notre vie exactement comme nous le voulons.

Et ce pouvoir, que nous confèrent nos pensées-forces, n'est pas une illusion, mais une réalité. Tout, dans l'univers matériel, a eu son origine dans l'esprit, dans la pensée qui lui a donné sa forme. Le monde dans lequel nous vivons, avec toutes ses merveilleuses et sublimes manifestations, est une création de la divine Intelligence, de l'Esprit divin. Par sa parole, Dieu a appelé ce monde à l'existence, de sorte que le monde matériel, ou sa manifestation matérielle, n'est que la manifestation extérieure des forces intérieures de l'Intelligence suprême.

Tous les châteaux élevés sur la terre ont d'abord été construits dans l'intelligence de l'architecte. Toute statue a d'abord été conçue dans l'intelligence du sculpteur ; toute machine a d'abord pris naissance dans l'intelligence de l'inventeur. Ce sont les forces de l'intelligence qui ont dicté l'œuvre, ensuite elles ont envoyé l'énergie dans les mains qui devaient l'exécuter en transformant la matière. L'inférieur, qui est négatif, cède toujours le pas au supérieur, qui est positif. Or, l'esprit est positif et la matière est négative.

Chaque vie individuelle est une partie de la vie



infinie, par conséquent, elle est une avec elle ; et les forces supérieures de l'intelligence, ainsi que la puissance, appartiennent à chacun dans la mesure exacte où il a réalisé cette unité, où il se réclame d'elle et s'en sert. La puissance de la parole n'est pas un vain mot. C'est un fait réel, mental, spirituel, scientifique, et qui peut devenir vivant et puissant dans votre vie et dans la mienne, dans l'exacte proportion de notre compréhension de la force de la pensée et de notre ascension vers une vie supérieure.

Les aveugles, les boiteux, les malades venaient au Christ qui leur disait : « Que tes yeux voient ! Lève-toi et marche ! Tu es guéri ! » et voici que la guérison s'accomplissait. Les paroles prononcées par lui n'étaient que l'expression, la manifestation extérieure de ses pensées-forces intérieures, dont il connaissait si bien la puissance. Mais les lois qui les gouvernaient sont les mêmes aujourd'hui que de son temps, et il dépend de nous d'en user comme il le faisait.

Chaque individu, après qu'il a atteint un certain âge et acquis un certain degré d'intelligence, vit dans un milieu qu'il a créé lui-même, par la force de son esprit, force qui agit continuellement, qu'il en soit conscient ou non.


Nous vivons tous, pour ainsi dire, dans un vaste océan de pensées. L'atmosphère qui nous entoure est



saturée des pensées-forces qui sont constamment émises. Quand ces pensées s'échappent d'un cerveau, elles se propagent dans l'atmosphère comme la lumière, comme les ondes sonores. C'est en vertu de cette loi que la transmission des pensées est possible. C'est d'ailleurs un fait scientifique bien établi maintenant qu'une personne peut diriger ses pensées-forces de telle façon qu'elles soient reçues par une personne éloignée qui est dans une attitude réceptive, tout comme les postes récepteurs de la télégraphie sans fil reçoivent les communications qui leur sont envoyées.

Même les pensées qui ne sont pas dirigées consciemment vers une personne particulière se propagent dans l'atmosphère et vont influencer d'autres personnes, en proportion de leur sensibilité et de leur réceptivité. Dans ce cas, la loi qui opère est une avec cette grande loi de l'univers *qui veut que le semblable attire son semblable* ; par conséquent, chacun attire à soi les forces et les influences qui correspondent à celles qu'il possède. Et toute vie est déterminée par les pensées et les émotions habituelles, car chacun de nous bâtit son monde du dedans ; tel est l'intérieur, tel est aussi l'extérieur : cause, effet.

Une tige de blé et une tige de seigle poussent côte à côte dans un champ, à quelques centimètres l'une



de l'autre. Le sol est le même pour les deux ; mais le blé convertit la nourriture qu'il en retire en grain de blé, tandis que le seigle convertit cette même nourriture en grain de seigle, suivant l'impulsion, la vie intérieure de chaque plante. Ces mêmes céréales, absorbées par deux hommes différents, serviront à former le corps d'un criminel ou d'un saint, car ils le transformeront en leur propre substance, selon leur vie intérieure. Et qu'est-ce qui détermine la vie intérieure de chacun ? Les pensées et les émotions qu'il entretient habituellement, et qui tôt ou tard se manifesteront inévitablement, sous une forme matérielle extérieure. La pensée est le grand constructeur de la vie humaine, elle en est le facteur déterminant. Si vous entretenez continuellement de bonnes pensées, votre vie croîtra en bonté, et votre corps en santé et en beauté. Si vous entretenez continuellement de mauvaises pensées, votre vie sera orientée vers le mal, et votre corps sera débile et laid. Ayez des pensées d'amour, vous aimerez et vous serez aimés. Cultivez des pensées de haine, vous haïrez et vous serez haïs. Chaque être se développe selon son espèce.

C'est en vertu de cette loi que chaque personne crée sa propre atmosphère, et cette atmosphère est déterminée par les pensées que la personne entretient habi-



tuellement. C'est cette atmosphère que les autres subissent et dont ils ressentent l'influence.

Ainsi, chaque individu crée l'atmosphère de sa propre chambre, chaque famille celle de la demeure où elle habite, de telle sorte que lorsque vous en passez le seuil, vous ressentez l'influence des pensées et du genre de vie de ceux qui y résident. Vous ressentez une impression de paix et d'harmonie, ou une impression de malaise et de discorde. Vous éprouvez le désir de rester, ou celui de vous éloigner, selon l'attitude que prennent envers vous les habitants de cette demeure, même s'ils ne prononcent aucune parole. De même, l'état mental des assistants détermine l'atmosphère d'une assemblée quelconque, qu'elle ait lieu dans un temple ou dans n'importe quelle salle de réunion. De même encore, l'état d'esprit de la majorité de ses habitants détermine l'atmosphère d'un village ou d'une ville. Les pensées sympathiques envoyées à un orateur par toutes les personnes assemblées dans un vaste amphithéâtre qui l'acclame et l'applaudit, le soulèvent, le transportent jusqu'à des hauteurs qu'il n'eût jamais pu atteindre par ses seuls efforts.

Voici un exemple typique de ce que peut opérer la force de pensée d'un seul homme. L'armée de Napoléon est en Orient ; la peste commence à faire des



ravages dans ses rangs; de longues lignées d'hommes sont couchés sur des lits volants, dans un espace ouvert attenant au camp. La peur s'est emparée de tous, et les hommes tombent les uns après les autres, frappés du terrible mal. Insensible aux exhortations de ses officiers qui lui montrent le danger auquel il s'expose, Napoléon passe, calme et intrépide, dans les rangs des pestiférés. Il cause avec les malades, il les touche; à sa vue, ils s'écrient avec ardeur : « L'empereur ! l'empereur ! » Et, à partir de ce moment, la maladie est vaincue. N'est-ce pas là un merveilleux exemple du pouvoir d'un homme qui, par un courage indomptable et la force de sa pensée, peut répandre des énergies qui vont éveiller des énergies correspondantes chez les autres, au point de leur communiquer la force de si bien dominer leur corps, que la peste, et même la mort, sont forcées de reculer.

Nous le répétons, la grande loi, qui opère en connexion avec les pensées-forces, est une avec la grande loi qui veut que le semblable attire son semblable. Nous pouvons, en vertu de notre ignorance de la puissance des pensées-forces et de l'état mental qu'elles créent, prendre une attitude passive, négative, craintive, et attirer ainsi des influences et des conditions défavorables qui agiront à la fois sur le

côté visible et sur le côté invisible de notre vie. Ou bien, si nous connaissons la puissance de ces forces, nous pouvons prendre une attitude positive, active, dominatrice, et attirer à nous les influences les plus élevées, à notre choix.

Nous sommes bien plus influencés que nous ne le pensons par les pensées-forces et l'état mental de ceux qui nous entourent, ainsi que par l'atmosphère ambiante. Nous sommes, en quelque sorte, à demi hypnotisés par l'influence des pensées des autres, même si cette espèce de suggestion s'opère à leur insu comme au nôtre. Nous sommes asservis et influencés en proportion de l'ignorance de nos propres forces, et nous devenons ainsi les esclaves de la coutume, de la convention, de l'opinion publique; dans la même proportion, nous perdons notre propre individualité et notre pouvoir. Celui qui, dans son esprit, prend l'attitude de l'esclave, le devient par la puissance de ses propres pensées et des forces qu'il attire ainsi à lui. Et celui qui, dans son esprit, prend l'attitude du maître, devient maître par la même puissance de ses propres pensées et des forces qu'il attire à lui. Chacun construit son monde du dedans; si des forces extérieures interviennent, c'est qu'il le leur permet, et il a le pouvoir de déterminer si elles seront positives, ennoblissantes, fortifiantes, si elles le con-

duiront au succès, ou si elles seront négatives, déprimantes, affaiblissantes, sources d'erreur et d'insuccès.

Rien n'est plus subtil que la pensée, rien n'est plus irrésistible dans son action que la pensée appliquée avec une fermeté, une constance et une foi inébranlables, qui ne connaissent pas les influences neutralisantes du doute et de la crainte. Si vous avez de nobles inspirations et un désir sincère de vous élever à une condition plus haute et meilleure, il vous suffira de mettre en œuvre, dans ce sens, vos pensées-forces, avec le ferme espoir d'un succès final pour que, tôt ou tard, vos désirs se réalisent.

La crainte attire l'insuccès, comme l'espoir attire le succès ; la même loi est à l'œuvre dans les deux cas. Lorsque le malheur l'eut atteint, notre bon vieil ami Job s'écria : « Ce que je craignais, c'est ce qui m'est arrivé, » et c'était vrai. Mais il aurait pu, plus sûrement encore, s'attirer de meilleures conditions s'il avait connu son pouvoir, s'il avait agi en maître au lieu d'agir en esclave, s'il avait donné des ordres au lieu d'en recevoir.


Si quelqu'un se trouve dans une condition particulière, dans un milieu défavorable, absolument opposé à son développement spirituel, il a le remède en mains, du moment qu'il réalise la puissance et la



force de l'intelligence et de l'esprit. Mais s'il se sert de ses forces d'une façon inintelligente, il est ballotté deçà delà et devient l'esclave au lieu d'être le maître des circonstances.


Le désir sérieux, sincère, l'aspiration à des conditions plus élevées, meilleures, et au moyen de les réaliser, les pensées-forces envoyées pour amener cette réalisation, constamment entretenues, sans jamais permettre à la crainte de les neutraliser, tout ceci accompagné d'une activité bien dirigée, vous amènera à la réalisation de vos désirs et de vos aspirations, aussi sûrement que l'effet suit la cause. Chacun de nous peut, par l'usage intelligent des forces de la pensée, se créer des conditions toujours meilleures, attirer à soi des influences toujours plus élevées, réaliser un idéal toujours plus noble. Ces forces de la pensée sont en nous, attendant seulement que nous voulions bien les reconnaître et les utiliser, que nous les infusions, pour ainsi dire, dans notre vie de chaque jour.

Etes-vous un jeune homme ou une jeune fille qui désire recevoir l'instruction supérieure d'un collège ou d'une université, ou possédez-vous des instincts littéraires ou artistiques que vous voudriez pouvoir développer, tout en n'entrevoyant en aucune façon la réalisation de vos désirs ? Sachez que le pouvoir est




dans vos mains dès que vous le reconnaîtrez. Commencez par mettre immédiatement en action les forces que vous possédez ; cultivez votre idéal, qui prendra bientôt une forme matérielle, si vous dirigez les forces de votre pensée dans le sens de sa réalisation ; tenez ces forces continuellement tendues vers ce but ; ne laissez pas le doute ou la crainte s'insinuer dans votre esprit, ayez au contraire une ferme confiance dans le succès de vos efforts. Mais n'en restez pas là, ne vous contentez pas de vous asseoir et de vous croiser les bras dans l'espoir que les choses se feront ensuite toutes seules. Dieu nourrit le passereau, mais il ne lui jette pas la nourriture dans son nid. Saisissez la première occasion de travailler qui s'offrira à vous, que ce soit les travaux de la campagne, un travail de bureau, du bois à couper, une place dans un magasin, n'importe quoi ; accomplissez cette tâche consciencieusement et fidèlement en attendant quelque chose de meilleur, et sachez que c'est ce travail-là qui vous conduira plus haut. C'est ainsi que vous vous rapprocherez sans cesse de la réalisation de votre idéal, et grâce à votre pouvoir, les portes qui vous semblaient verrouillées à tout jamais s'ouvriront d'elles-mêmes devant vous.

Nous ne sommes pas nés pour être des esclaves, ni des mendiants, mais pour être dans l'abondance et



pour exercer la domination ; c'est notre patrimoine légitime, nous n'avons qu'à le reconnaître et à le revendiquer. Combien d'hommes et de femmes, aujourd'hui, désirent ardemment améliorer leur situation, qui pourraient employer le temps qu'ils consacrent à de vagues désirs et de stériles aspirations, à mettre en action des forces qui, aidées par une activité personnelle convenable, leur assureraient la réalisation de leurs souhaits les plus chers. L'univers renferme toutes choses en abondance. Tout ce qui existe est en lui, attendant seulement que nous mettions en jeu les forces appropriées pour en tirer tout ce que nous voulons. Il ne fait acception de personne, mais il répond à l'homme et à la femme qui connaissent et emploient les forces qu'ils possèdent. A ceux-là, il ouvre ses trésors ; toutes choses appartiennent à celui qui les réclame parce qu'il sait qu'elles sont là.

De toutes les formes d'énergie connues, la pensée est la plus subtile, la plus irrésistible. Elle a toujours été à l'œuvre, mais chez la plupart des gens, elle a agi d'une façon aveugle, ou plutôt ce sont eux qui, sauf de rares exceptions, ont été aveugles à l'égard de sa puissance. Ce sont ces exceptions qui nous ont fourni les prophètes, les voyants, les sages, les sauveurs, en un mot tous les hommes dont la puissance



ou le génie ont étonné le monde. Nous commençons seulement à comprendre *qu'il y a une science de la pensée*, et que les lois qui la régissent peuvent être étudiées et scientifiquement expliquées. Celui qui comprend et s'approprie ce fait a littéralement la maîtrise sur toutes choses. — Et l'hérédité, avec ses influences et les conditions qu'elle crée ? me direz-vous. Les barrières que l'hérédité construit ne subsistent pas plus devant l'éveil des forces intérieures qu'un mur de boue ne résisterait au feu d'un canon du Creusot.

Pour être efficace, ma pensée a besoin d'être dirigée, car ses effets dépendront autant de la direction qui lui sera donnée que de la force elle-même. Ceci nous amène à parler de la volonté. La volonté n'est pas, comme on le croit communément, une force en elle-même, elle est le pouvoir directeur. La pensée est la force. La volonté donne la direction. La pensée dispersée, éparpillée, conduit à l'incertitude, à l'hésitation, au désir d'agir qui n'aboutit jamais à l'action ; elle ne mène à rien. Tandis que la pensée, fermement dirigée par la volonté, crée l'homme fort qui ne craint pas la défaite, l'homme qui sait mettre à profit les difficultés et les obstacles qui décourageraient d'autres personnes, et qui s'en sert pour paver la route du succès, l'homme qui, semblable à l'aigle,


se sert du vent qui risque de le pousser dans une direction contraire, pour se faire porter plus haut, toujours plus haut, en développant toujours davantage ses propres forces.

C'est la volonté qui fait l'homme ou la femme qui, soit dans l'orage, soit par le beau temps, s'élève au-dessus de tous les obstacles, renverse toutes les barrières, et qui, comme le dit Browning, « finalement arrive ». Prenez, par exemple, un riche négociant — la loi est la même pour tous les cas. Il n'avait rien, quand il a débuté, que ses propres ressources intérieures. Il a fixé ses pensées sur une seule chose, le succès. C'était son idéal. Il a pensé au succès, vu le succès; il a refusé de voir quoi que ce soit d'autre. Il s'est attendu au succès; ses pensées-forces ont attiré continuellement à lui tous les agents qui déterminent le succès. Il s'est placé dans le courant, de telle sorte que tout vent qui soufflait lui a apporté le succès. Il n'avait pas de temps, ni d'énergie, à perdre en appréhension et en crainte. Il a été intrépide, infatigable dans ses efforts. Qu'un désastre survienne aujourd'hui ou demain, loin de se laisser abattre, il redoublerait d'énergie, et ferait face aux difficultés avec la force qu'il possède. Nous parlons parfois de négociants qui ont fait faillite, mais la vraie cause de leur insuccès datait de loin, et l'effondrement final

n'a été que la manifestation extérieure de la faillite morale qui s'était sans doute produite longtemps auparavant. *Un homme porte en lui son succès ou son insuccès; ceux-ci ne dépendent pas des conditions extérieures.*


La volonté est donc le vrai pouvoir directeur; elle concentre les forces et les dirige. Elle est le pilote qui, lorsque le navire est en route sous la puissante impulsion de ses machines, le met, le maintient dans la bonne direction, le pilote qui dirige le gouvernail, qui amène le paquebot transatlantique au port, malgré le vent et les orages, à la minute même fixée par l'horaire. La volonté est aussi la lentille qui concentre et qui fait si bien converger les rayons du soleil, qu'ils brûlent la feuille de papier qu'on leur présente, tandis que, sans elle, ils auraient pu tomber pendant des jours sur ce papier sans lui causer le moindre dommage. La volonté dirige, concentre, fait converger sur un point les pensées-forces. Sous sa sage direction, les pensées font l'œuvre qui amène les résultats, qui assurent le succès. Un but qu'on ne perd pas de vue, un idéal dont on ne s'écarte jamais, fermement conservé dans l'esprit, voilà la condition du succès. Rien ne peut résister à la puissance de la pensée lorsqu'elle est dirigée par la volonté.

Mais, me direz-vous, cette puissance ne peut-elle



pas être employée aussi bien pour de mauvais que pour de bons buts ? Oui, mais avec cette différence que plus la pensée est élevée et spiritualisée, plus elle devient subtile et puissante ; et plus la vie est spiritualisée, plus elle est éloignée des motifs vils et égoïstes. Et celui qui voudrait user de cette puissance pour de mauvais motifs, ne doit pas oublier que la loi toute-puissante du bien, de la vérité, de la justice, qui gouverne tout l'univers, ne peut être enfreinte un seul instant sans danger, et que le jour viendrait où elle l'écraserait avec une force irrésistible.

Qu'il n'oublie jamais que tout ce qu'il pourra obtenir pour lui-même aux dépens des autres et par des actes déloyaux et vils, sera, en vertu d'une loi également infaillible, changé en cendres entre ses mains. Le miel qu'il aura cru acquérir se transformera en fiel en touchant ses lèvres ; le fruit savoureux qu'il se réjouissait de manger, se trouvera être véreux ; la rose qu'il avait cueillie s'effeuillera sous ses doigts, et il ne lui restera plus qu'une poignée d'épines qui meurtriront ses mains et en feront jaillir le sang. Car, quoi qu'il ait pu acquérir, la violation d'une loi immuable et supérieure lui enlèvera toute jouissance, en attendant que ce qu'il aura ainsi mal acquis, lui échappe ou se tourne contre lui. On ne va pas




impunément à l'encontre de la volonté de Dieu ; celui qui essaye de le faire se brise contre elle, et la souffrance qui en résulte a pour but de l'amener à reconnaître les lois supérieures qui peuvent travailler au développement de son être intérieur.

Ceci nous amène à considérer deux ordres de volonté que nous nommerons, pour plus de commodité, la volonté humaine et la volonté divine. La volonté humaine est celle que nous venons d'esquisser, la volonté charnelle, la volonté de l'être inférieur qui cherche son propre intérêt, sans s'inquiéter de celui des autres. La volonté divine est la volonté de l'être supérieur, l'être divin qui ne peut ni commettre des erreurs, ni créer des difficultés. Comment mettre à l'œuvre et donner la prépondérance à cette dernière ? En nous éveillant à la conscience de notre nature divine, en réalisant dans notre vie l'unité de notre être supérieur et divin avec l'Intelligence, la Sagesse, la Puissance infinies et l'Amour infini ; quand ceci est fait, on ne peut plus commettre d'erreurs, et il n'existe plus aucune limitation.

C'est ainsi que le Pouvoir infini travaille par et pour nous — c'est la vraie inspiration — tandis que notre rôle se borne à maintenir consciemment et constamment notre contact avec ce Pouvoir. Et quand nous connaissons notre vraie nature, notre vrai être,

quand nous réalisons consciemment que nous sommes un avec cet Esprit de vie, de sagesse, de puissance, de plénitude infinies, nous ne manquons plus de rien, *toutes choses sont à nous*. Le désir fait place à la possession ; les efforts, les luttes, l'agitation qui appartiennent à un plan de vie inférieur, cessent par la réalisation de la vie divine en nous.

Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement ceci : que nous avons trouvé le royaume des cieux, et que nous y sommes entrés, — et comme le mot ciel veut dire harmonie, nous sommes entrés dans le royaume de l'harmonie, — que nous sommes un avec la Vie infinie, avec le Dieu infini. Et ne voyons-nous pas clairement maintenant la signification pratique de cette parole du Christ : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes les autres choses vous seront données par surcroît ? » Il n'y a rien dans le grand univers de plus scientifique, de plus pratique ; et cela nous explique aussi cette autre parole du Maître : « Ne vous inquiétez pas du lendemain, car le lendemain aura soin de ce qui le concerne. » La réalisation de ce fait nous enlève tout souci. La Puissance infinie travaille pour nous, et nous sommes délivrés de toute responsabilité ; la seule tâche qui nous incombe est de nous tenir en relation constante avec cette Source infinie. Je connais des vies




qui sont parvenues à une unité tellement constante avec la Vie divine, que ce que nous venons de décrire se manifeste *absolument vrai* en elles. Elles remettent la solution de toutes choses à la loi qui agit en elles, de sorte que lorsque le moment vient, les difficultés sont vaincues, le chemin est ouvert, les moyens sont fournis. Celui qui sait de quoi il parle, en parle avec autorité.

Quand nous en sommes là, la crainte a disparu, l'espoir s'est installé, la foi domine, la foi d'aujourd'hui qui prépare le lendemain. Nous n'avons plus rien à faire avec le passé, ni avec l'avenir, car toute la vie se concentre dans le présent. Comme ma vie d'aujourd'hui a été déterminée par la façon dont j'ai vécu hier, ainsi mon lendemain sera déterminé par la façon dont je vis aujourd'hui. Je veux donc vivre dans cet *éternel présent*, et réaliser que je vis en ce moment la vie éternelle autant que je la vivrai jamais. Je ne m'occuperai donc plus du passé, si ce n'est occasionnellement, pour reconnaître avec gratitude que ses épreuves, ses chagrins, ses erreurs et ses chutes m'ont amené d'autant plus vite à l'harmonie avec les lois de la vie supérieure. Je ne me préoccuperais pas non plus de l'avenir en laissant mon esprit s'égarer dans des rêveries, des craintes, des appréhensions qui ne feraient qu'ouvrir la voie aux influences pernicieuses,

mais je consacrerai tout mon temps et toutes mes pensées au moment présent, en laissant l'avenir faire exactement ce qu'il voudra.


Tout acte est précédé d'une pensée qui lui donne naissance, la répétition de l'acte donne naissance à l'habitude, les habitudes déterminent le caractère et le caractère détermine la vie, la destinée. Vérité bien significative et sérieuse que celle qui fait dépendre la vie, la destinée, de la pensée ! Tout le secret de la formation du caractère est là. Combien cela est simple en apparence, mais combien cela demande d'attention et de vigilance !

Quelles sont dans tout cela, me demanderez-vous, la place et la valeur de la prière ? La prière, comme tout acte de dévotion, nous met en harmonie avec l'Infini. Cette harmonie est la perle de grand prix qu'accompagnent toutes les autres choses. La prière est le désir sincère de l'âme, et de ce fait, elle s'exauce elle-même, car le désir sincère, rendu actif et accompagné de foi, est tôt ou tard réalisé. *La foi est un aimant invisible et irrésistible, qui attire à lui tout ce qu'il veut et attend avec calme et persévérance.* Cette règle est absolue, et les résultats seront absolus dans la mesure exacte où la mise en œuvre des pensées-forces de cette foi sera absolue, et relative dans la mesure exacte où elle sera relative.



Le Maître a dit : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez obtenu, et cela vous sera accordé. » Une loi peut-elle être plus clairement énoncée ? Est-il rien de plus absolu et de plus intelligible que ceci ? Il te sera fait selon ta foi. Si donc nous n'obtenons pas les résultats que nous désirons, la faute ne réside pas dans la loi, mais en nous-mêmes. Considérée à cette lumière juste et vraie, il n'y a rien de plus scientifique, de plus précieux, de plus efficace que la prière.


Cette réalisation consciente de notre unité avec la Vie infinie est, de toutes choses, la seule désirable, car lorsque cette unité est comprise et vécue, toutes les autres choses suivent naturellement ; aucun désir ne reste inassouvi, Dieu n'en ayant mis aucun au cœur de l'homme qu'il ne soit en son pouvoir de réaliser. Aucun mal ne peut nous atteindre, rien ne peut nous nuire, nous n'avons rien à craindre, car nous ne pouvons attirer à nous que le bien. Et, quoi que l'avenir nous apporte, nous pourrions, comprenant cette loi, toujours attendre quelque chose de meilleur, et mettre ainsi en œuvre les forces qui nous l'attireront ; nous réaliserons que parfois des anges sortent pour que des archanges puissent entrer. Et pourquoi craindrions-nous que ce soit ? Dieu est derrière son univers, réalisant avec une sollicitude et un amour



infinis ses desseins suprêmes et tout-puissants ; et quels que soient les plans et les desseins des hommes, il saura, quand le moment sera venu, les déjouer ou les favoriser, les déjouer s'ils sont mauvais, et les favoriser s'ils sont en harmonie avec les siens.

On conçoit aisément quelle force une vie aussi pleinement développée, et aussi consciente de son pouvoir peut être pour l'humanité. Une vie semblable n'a pas besoin de courir ici et là pour se mettre au service de l'humanité. Celui qui la possède, qu'il reste chez lui ou qu'il sorte, répand continuellement des influences de la nature la plus puissante et la plus bienfaisante, influences qui auront leur effet sur les autres hommes, qui se feront sentir de proche en proche, jusqu'aux points les plus éloignés du globe. Aucun service ne peut être plus précieux, plus vital, ni de plus noble nature.

Nous avons suffisamment traité ce sujet, pour que le lecteur puisse se rendre compte que les faits relatifs à la vie intérieure, intuitive, spirituelle, à la vie de la pensée, à la vie de l'âme, ne sont pas, comme on le croit si souvent, quelque chose d'indéfini, de vaguement sentimental, d'impraticable, mais sont, au contraire, de puissantes réalités, et de toutes les choses pratiques, les plus réellement pratiques. Et ceci nous apparaît d'une façon encore plus frappante quand nous regardons au




delà du présent, quand nous pensons à ce moment où la transition que nous nommons la mort s'opérera. Alors, nous devons laisser derrière nous toutes les possessions matérielles que nous aurons accumulées pendant notre vie, et, en se séparant du corps, notre âme n'emportera que ce qu'elle aura acquis de vie réelle ; si elle n'a rien acquis dans ce domaine, elle sera en réalité bien pauvre. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, de plus beau dans tout ceci, c'est que tout progrès, toute acquisition dans le domaine spirituel, dans le domaine de l'âme, de la vie réelle, est faite pour toujours ; elle ne peut jamais être perdue. De là l'avertissement du Maître : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille détruisent et où les voleurs percent et dérobent, mais amassez-vous des trésors dans le ciel — le royaume intérieur, spirituel — où les vers ni la rouille ne détruisent et où les voleurs ne percent ni ne dérobent. »

Qu'est-ce, encore une fois, que l'amour pour Dieu ? C'est beaucoup plus, nous l'avons vu, qu'une simple abstraction sentimentale. C'est l'éveil de l'être divin, la réalisation consciente du fait que votre vie est une avec la Vie infinie, la pleine réalisation du fait que vous êtes un être spirituel, en ce moment même et pour toujours, en vivant la vie qui en découle. Aimer Dieu, c'est être fidèle à la lumière qui éclaire



tout homme venant au monde, et ainsi trouver le Christ en soi ; c'est reconnaître le fait que Dieu est la vie de notre vie, et que par conséquent il n'est jamais loin de nous, réaliser une unité si parfaite avec lui que nous soyons capables de dire comme son autre fils : « Moi et mon Père, nous sommes un », — ce qui constitue la destinée finale de chaque âme humaine, de chaque enfant du Père, car tous, en dépit des différences que les hommes peuvent constater, tous sont égaux à ses yeux ; il n'en a pas créé un seul en vain. Ainsi, le vrai amour pour Dieu n'est pas du sentimentalisme, ni une pure abstraction : c'est la vie, c'est la croissance, c'est l'éveil et le développement spirituels, c'est la réalisation de la vie la plus large et la plus abondante.

Reconnaissez donc ce fait et remplissez votre vie d'un amour intense et passionné pour Dieu. Puis dépensez la vie si riche, si abondante et si puissante que vous aurez acquise ainsi, dans l'amour et au service de vos semblables, les autres enfants du Père. Soyez également remplis d'un amour intense et passionné pour le service, et quand vous en serez là, votre vie sera en complète harmonie avec la loi et les prophètes, en harmonie parfaite avec les deux grands principes essentiels de la vie et de la destinée humaines, l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain. C'est sur ces deux principes éternels que repose la religion




universelle qui évolue graduellement et lentement, avec une variété de formes presque infinie. Faites ceci, et vous ressentirez le frémissement de la vie universelle, tout en vous élevant vers la réalisation de splendeurs incommensurables.

Quand le passage du personnel à l'impersonnel, de l'individuel à l'universel, est accompli, la solution de la vie est trouvée, et l'on entre dans le royaume de la toute-puissance. Quand vous aurez fait ce pas, et que votre esprit sera bien imprégné de cette vérité que la vie la plus haute, la plus noble, est la vie consacrée au service de l'humanité, et que vous aurez saisi ce grand principe éternel de justice et de vérité qui gouverne tout l'univers, alors vous aurez la clef de toutes les situations.

Celui qui en est là fait son œuvre, sans s'inquiéter de ce que les hommes peuvent dire, penser ou faire, car il n'a rien à gagner et rien à perdre ; aucune considération de cette nature ne pourra le toucher, puisqu'il n'est plus dans le personnel, mais dans l'universel. Il coopère à l'œuvre de Dieu, et toutes les forces divines sont à lui. Il semble que les anges du ciel eux-mêmes viennent l'assister et frayer la voie devant lui, et cela est vrai, car il marche simplement dans le chemin que Dieu lui trace, et quand il en est ainsi, la certitude de la réussite est absolue.


Combien souvent le Maître a dit : « Je ne cherche



pas à faire ma propre volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé. » Voilà le grand exemple d'une vie qui échappe au personnel pour entrer dans l'universel, et de là vient sa puissance. Ce même fait s'est produit chez tous les sauveurs, les prophètes, les voyants et les sages, chez tous ceux qui ont exercé dans ce monde un pouvoir vraiment grand et durable.

Celui qui veut pénétrer le secret du pouvoir doit passer du personnel à l'universel ; par là, il deviendra puissant et s'affranchira des tribulations et des perplexités de tous genres, de la mauvaise interprétation des motifs et de l'opinion des autres ; car il ne s'occupera pas de ce que les hommes pourront dire, penser ou faire, aussi longtemps qu'il sera fidèle aux grands principes de vérité qu'il aura pris pour guides.

On parle beaucoup aux jeunes gens d'aujourd'hui de succès, ce mot étant pris dans le sens que le monde lui attribue généralement. Il est bon cependant d'avoir toujours présent à l'esprit le fait qu'il y a des succès qui ne sont que de déplorables et de misérables échecs, tandis qu'il y a des échecs qui sont de grands et nobles succès. Un des besoins urgents de notre époque, est de faire comprendre aux jeunes la vraie dignité, la noble puissance de tels échecs, qui paraissent ainsi aux yeux du monde, mais qui sont en réalité des



succès aux yeux de Dieu, et le seront aux yeux de la postérité. Quand ceci sera compris, il y aura parmi nous davantage de prophètes, de sauveurs, d'hommes vraiment grands et nobles qui, d'une main assurée, tiendront haut et ferme le flambeau du progrès ; le peuple les suivra instinctivement, car ils parleront et agiront avec autorité, en vrais fils de Dieu, en vrais frères des hommes. Tandis qu'un homme peut avoir gagné des millions, et sa vie être une faillite.

Nous avons promis que notre conversation serait brève ; il nous faut donc conclure si nous voulons tenir notre promesse. Notre but, en commençant, vous vous en souvenez, était de trouver une réponse aux questions : Comment ferai-je pour que la vie me donne ce qu'elle a de meilleur ? Comment découvrirai-je le secret de la vraie puissance, de la vraie grandeur ? Comment pourrai-je obtenir une paix, une joie, un bonheur profonds et durables ?

La réponse, nous l'avons trouvée, résumée dans deux grandes lois : la première, c'est que nous sauvons notre vie en la perdant au service des autres ; c'est l'amour du prochain. La seconde, c'est que toute vie est une avec la Vie infinie que nous ne sommes pas des êtres matériels, mais des êtres spirituels, et que c'est en vivant comme tels que nous arrivons à réaliser



la divinité de notre être et à entrer dans le royaume de la paix, de la puissance et de l'abondance ; c'est l'amour pour Dieu.

Cette réponse est-elle exacte et satisfaisante ? Nous nous sommes assis aux pieds du Maître, et il nous a dit que oui. Nous avons trouvé que ce n'est qu'en obéissant à ces grandes lois, révélées par lui, que nous pouvons parvenir à la grandeur, à la puissance et au succès ; que cette obéissance seule peut nous donner les joies les plus sûres, le bonheur le plus grand et la paix la plus durable que le monde connaisse. Nous avons aussi trouvé que le moyen de rendre la vie triste, mesquine, sans valeur, de lui enlever tout son charme, c'est de vivre d'une vie égoïste, de s'occuper continuellement de son petit moi rabougri, qui se ratatinera encore davantage avec les années ; tandis que s'associer à la vie de l'humanité, c'est intensifier et multiplier sa propre vie. Nous avons vu que la connaissance et la pratique de ces grandes lois assurent la croissance et le développement de l'être supérieur, et qu'elles sont les deux portes par lesquelles, tous ceux qui le veulent, peuvent entrer dans le royaume des cieux.

Devant cet autel de l'amour, de la consécration au service de Dieu et du prochain, tous les hommes peuvent et doivent se prosterner et adorer, sans

distinction de croyance ou de doctrine, car il est l'autel de la religion universelle.

Devenez donc un avec Dieu, comme le fit Jésus, par l'éveil de votre être réel, et en vivant continuellement de la vie de l'être supérieur et divin. Devenez aussi un avec l'humanité, comme le fit Jésus, en mettant votre vie en harmonie avec cette grande loi immuable de l'amour et de la consécration personnelle au service du prochain ; vous serez en communion avec la Vie universelle et vous en sentirez en vous toute la puissance.

Alors votre vie, sera la plus grande, la plus noble, la plus heureuse qui soit possible en ce monde ; car vous vivrez réellement la vie du Christ, la vie idéale, celle après laquelle tous les hommes soupirent, et des foules innombrables se lèveront et vous béniront pour leur avoir appris que cette vie est le patrimoine de tous, — car nous sommes tous un avec la Vie infinie, tous des parties du grand tout, — et que l'Esprit de Bonté et d'Amour infinis nous entoure et nous gouverne tous.

L'adaptation française des poésies que renferme ce volume a été faite par M^{lle} Amélie Dufour, institutrice, à Genève.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PREMIÈRE PARTIE	
LE PRINCIPE	9
DEUXIÈME PARTIE	
L'APPLICATION	34
TROISIÈME PARTIE	
LE DÉVELOPPEMENT	53
QUATRIÈME PARTIE	
L'ÉVEIL	89
CINQUIÈME PARTIE	
L'ÉPANOUISSEMENT	111

ÉDITION J. H. JEHEBER, GENEVE
20 rue du Marché

Les Livres de Vie

(The American « Life books » series répandus à 2 millions d'exemplaires).

de

O.-S. MARDEN & R.-W. TRINE

L'Influence de l'Optimisme et de la gaieté sur la
santé physique et morale par **O.-S. Marden.**

Un volume bibliophile petit in-16 de 160 p. 4^e édition.
broché Fr. 2.50

Le même, relié toile simple » 3.50

Vrai petit chef-d'œuvre américain, qui a su créer parmi nous
un grand courant de sympathie pour l'auteur.

Les Miracles de la Pensée ou comment la pensée
juste transforme le caractère et la vie, par **O.-S.
Marden.**

Un vol. bibliophile in-12 de 284 pages, 1^{re} édit. Fr. 5.—

Le même, relié toile » 6.50

Ce volume est la clé de toute la philosophie de Marden si bien-
faisante, et vraiment pratique et à la portée de tous.

ÉDITION J. H. JEHEBER, GENÈVE

20 rue du Marché

Le Bien Suprême. Comment l'acquérir, par **R.-W. Trine.**

Un vol. petit in-16 broché Fr. 2.50, relié satin. Fr. 8.—

Edit. biblioph. numér., papier velin, rel., étui Fr. 12.—

Tout le monde aspire au bonheur et au bien-être. Ce petit livre nous indique quelques sources. En le relisant, on découvrira, comme dans tous les livres de Trine, de nouveaux trésors.

Les Forces Supérieures de l'Intelligence et de l'Esprit, par **R.-W. Trine.**

Un volume bibliophile in-12 de 264 p., broché Fr. 7.—

Idem, édition de luxe sur velin numéroté 1 à 20 » 20.—

Un vrai livre de chevet traitant de la vie spirituelle et réelle. On ne posera pas cet ouvrage sans y avoir trouvé réconfort, encouragement et surtout la certitude de notre filiation divine.

La Joie de Vivre ou comment découvrir le secret du bonheur, par **O.-S. Marden.**

Un volume bibliophile in-12 de 274 pages, 3^e édition, broché Fr. 5.—

Le même, relié toile » 6.50

Titre déjà suggestif et engageant. L'auteur a écrit ce livre pour nous initier à un optimisme sain, raisonnable et pratique.

L'Attitude Victorieuse, par O.-S. Marden.

Un volume in-12 de 290 pages, broché, édition bibliophile Fr. 5.—

Le même, relié toile » 6.50

L'attitude victorieuse n'est pas toujours facile, mais l'auteur sait tellement bien orienter nos pensées, qu'elle nous devient possible et toujours plus naturelle dans la vie journalière.

Les Harmonies du Bien, par O.-S. Marden.

Un volume in-12 de 280 pages, broché . . . Fr. 5.—

Le même, relié toile » 6.50

Ce nouveau volume de Marden est, comme ses devanciers, une vraie cure mentale d'idéalisme réconfortant et pratique. L'auteur sait faire vibrer en nous des accords harmonieux insoupçonnés, qui deviendront une force pour notre vie.

Le Succès par la Volonté. Un livre d'inspiration et d'encouragement pour tous ceux qui luttent, afin de s'élever eux-mêmes par la connaissance et l'accomplissement du devoir, par O.-S. Marden.

Un vol. bibliophile in-12 de 300 p., 3^{me} édit. Fr. 5.—

Le même, relié toile » 6.50

Ce volume est surtout goûté par les jeunes de dix-huit à trente ans. Il a déjà souvent contribué à former des carrières actives et utiles.

ÉDITION J. H. JEHEBER, GENEVE
20 rue du Marché

Le Corps et l'Esprit. Comment établir l'harmonie
entre eux, par **O.-S. Marden.**

Un volume in-16 de 242 pages, broché . . . Fr. 3.50

Si Marden traite généralement dans ses autres volumes l'hygiène de l'âme, il attire dans celui-ci l'attention de ses lecteurs sur l'importance de l'hygiène du corps comme base essentielle de l'harmonie de l'être tout entier.

221971

*PB-3957-1
75-47T

221971

BJ

1521

T8 14

THEOLOGY LIBRARY
SCHOOL OF THEOLOGY AT CLAREMONT
CLAREMONT, CALIFORNIA



